



ENCYCLOPÉDIE PAR L'IMAGE  
**NAPOLÉON**

2fr 50

LIBRAIRIE HACHETTE

2fr 50



# ENCYCLOPÉDIE PAR L'IMAGE



**L'IMAGE EST REINE :** nous vivons au siècle de la photographie. Dans les quotidiens, dans les revues, les magazines, c'est l'image qui nous renseigne la première, et d'un simple coup d'œil, sur les événements du jour, les découvertes scientifiques aussi bien que les nouveautés de l'art. Le texte ne vient qu'après.

**CAR LE TEMPS MANQUE.** A notre époque de lutte pour la vie, chacun, absorbé par ses occupations, n'a guère de loisirs.

Pour prendre connaissance d'un article, même court, il faut de longues minutes. Pour regarder un dessin, un croquis, une photographie, en saisir le sens évocateur, il suffit de quelques secondes.

*Voici donc, au royaume des livres, la grande nouveauté de notre temps :* L'Encyclopédie par l'Image.

**DANS L'ENCYCLOPÉDIE PAR L'IMAGE,** l'image méthodiquement groupée, classée en une succession ordonnée et logique, renseigne instantanément mieux que les explications les plus étendues.

**L'ENCYCLOPÉDIE PAR L'IMAGE** embrasse toutes les branches des connaissances humaines : *Histoire, Géographie, Sciences, Art, Littérature, Jeux et Sports*, etc.

A chaque sujet elle consacre un volume merveilleusement illustré de 150 gravures qu'accompagne un texte clair, facile, attrayant. L'ensemble formera l'Encyclopédie la plus riche et la plus pittoresque qui ait jamais été réalisée.

**AVEC L'ENCYCLOPÉDIE PAR L'IMAGE,** chacun pourra se constituer, peu à peu, une Encyclopédie complète et constamment à jour, qui, au fur et à mesure de la publication des différents volumes, se classera par ordre alphabétique pour la plus grande commodité des recherches.

Classer les volumes d'après la lettre figurant en 4<sup>e</sup> page de couverture.

*La gravure de couverture a été exécutée  
d'après le "1814" de Meissonier  
(Musée du Louvre).*



ENCYCLOPÉDIE PAR L'IMAGE

NAPOLÉON

1769-1821

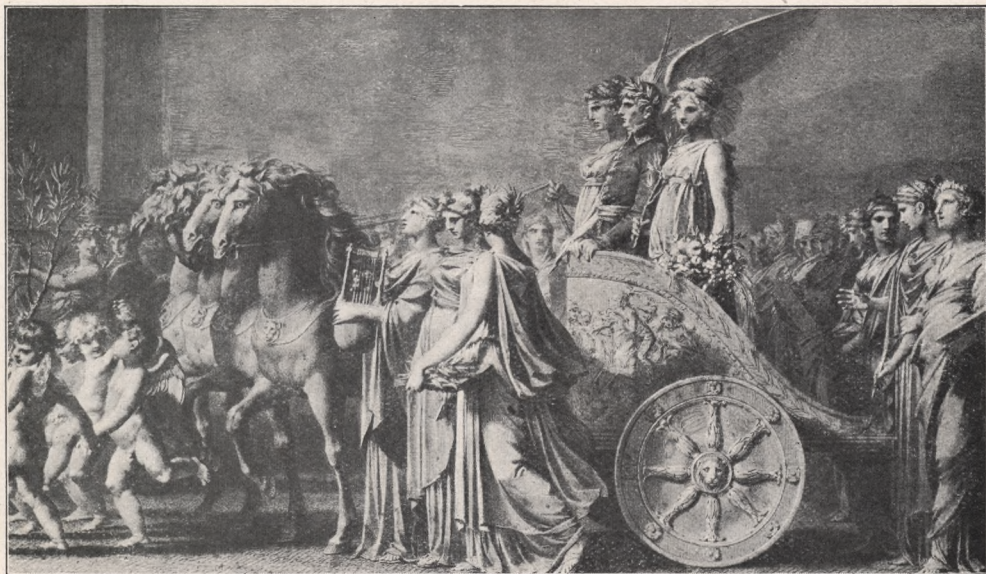




NAPOLÉON 1<sup>er</sup>. ▯ Par Gérard. L'Empereur se rendit à Notre-Dame en habit à la française de velours rouge brodé d'or. A l'église, il mit sur ses épaules un énorme manteau d'hermine, sur sa tête une couronne de laurier. (Musée de Versailles.)



ENCYCLOPÉDIE PAR L'IMAGE



LE TRIOMPHE DU PREMIER CONSUL ∅ Par Prudhon. Dépourvu d'exactitude documentaire, ce dessin a le mérite de montrer à la fois la popularité de Bonaparte et la grâce charmante de l'art classique alors en faveur. (Musée de Chantilly.) (Cl. Giraudon).

# NAPOLÉON

1769 — 1821

*Emilia Kornasia*

Kolekcja  
Emila Kornasia

LIBRAIRIE HACHETTE





LE PREMIER CONSUL A LA MALMAISON. *Par Isabey. Dans l'intimité du château de la Malmaison où il va se reposer, cet inamusable, comme l'appelle Talleyrand, sait être charmant quand il le veut. (Musée de Versailles.)*



CM KEK 333377

Wpisano do Księgi Akcesji

Akc. D1 nr 30 ...../2017/.....





LE SOUPER DE BEUCAIRE. *Par Leconte de Nouy. Envoyé dans le Midi pour réprimer l'insurrection royaliste, Buonaparte dîne à Beaucaire dans une auberge où il s'écrie : « Croyez-moi, il viendra un homme qui saura réunir sur sa tête toutes les espérances de la nation, et alors... » Il développe ensuite cette conversation dans un mémoire dialogué intitulé : le Souper de Beaucaire, que Saliceti et Robespierre jeune impriment aux frais de l'État. (Coll. de la M<sup>l</sup>se de Clermont-Tonnerre.)*

# NAPOLÉON

## CHAPITRE I

### LA JEUNESSE

**E**N CORSE (1769-1778). *Par Leconte de Nouy.* Napoléon Buonaparte est né en Corse, à Ajaccio, le 15 août 1769. Son père, Charles-Marie Buonaparte, est de petite noblesse italienne. Orphelin sans fortune, ayant étudié le droit à Pise et à Rome, il a épousé tout jeune, dès 1764, Lætitia Ramolino, héritière unique d'une famille aisée, qui lui a donné treize enfants dont huit survécurent.



CHARLES-MARIE BUONAPARTE (1746-1785). *Par Carbone. (Coll. Bernard Franck.)*

La Corse est en pleine révolution. Appartenant aux Génois et soulevée contre

eux par un jeune officier, Pascal Paoli, qui rêve d'affranchir sa patrie, l'île a été vendue aux Français en 1768. Paoli, loin de se décourager, prétend poursuivre la lutte contre les nouveaux oppresseurs, mais la fortune ne le favorise pas. Vaincu à Ponte-Novo (9 mai 1769), il s'enfuit en Angleterre, où il prépare une autre expédition.

Napoléon a été conçu et porté par sa mère au milieu de ces événements dramatiques. Surprises nocturnes, coups de fusil, fuites à cheval dans la montagne, Mme Buonaparte supporte tout, brave tout avec une énergie indomptable. Son fils semble avoir tenu d'elle un caractère difficile. « Rien ne m'imposait, disait-il lui-même, je ne craignais personne ; je battais l'un, j'égratignais l'autre, je me rendais redoutable à tous. » Ses victimes journalières sont ses quatre frères et ses trois sœurs : Joseph, son



ainé (7 janvier 1768); Lucien (21 mars 1775); Elisa (3 janvier 1777); Louis (2 septembre 1778); Pauline (20 octobre 1780); Caroline (25 mars 1782); Jérôme (15 novembre 1784).

D'abord dévoué à la cause de Paoli, Charles Buonaparte fait sa soumission à la France en mai 1769, quelques mois avant la naissance de Napoléon. Cela lui vaut la faveur de M. de Marbeuf, gouverneur de la Corse, qui obtient des bourses scolaires pour ses deux fils, Joseph et Napoléon.

**ÉCOLES MILITAIRES DE BRIENNE ET DE PARIS (1779-1785).** Le 15 décembre 1778, à l'âge de neuf ans et demi, le jeune Napoléon quitte Ajaccio pour la France et entre au collège d'Autun (Saône-et-Loire) où il séjourne du 1<sup>er</sup> janvier au 12 mars 1779. Le 23 mars suivant, il est nommé à l'Ecole militaire de Brienne (Aube). Il y a pour répétiteur Pichegru, et comme camarade Bourrienne.

Grand travailleur, épris d'histoire et de mathématiques, passionné pour le libérateur Paoli qu'il reproche à ses parents d'avoir abandonné, il vit solitaire et renfermé, plaisanté par ses camarades qui rient de son accent et



MADAME BUONAPARTE (LÆTITIA RAMOLINO). *Portrait par le baron Gérard. Très belle, mais simple jusqu'à la rudesse. « C'était, disait Napoléon, une tête d'homme sur un corps de femme. »* (Coll. de S. A. le prince Murat.)

de la manière dont il prononce son prénom « Napoléon ».

Ses maîtres le remarquent. En 1784, le chevalier de Kéralio le désigne pour l'Ecole militaire de Paris. Comme on fait observer à cet officier que Napoléon n'a pas l'âge requis : « Je sais ce que je fais, répondit-il. Si je passe par-dessus la règle, ce n'est pas une faveur de famille, je ne connais pas celle de l'enfant. C'est tout à cause de lui-même. J'aperçois une étincelle qu'on ne saurait trop cultiver. » Pourtant, il commet l'erreur d'écrire dans ses notes : « Il sera un excellent marin. »

A l'Ecole militaire de Paris, où il entre le 23 octobre 1784, son maître d'histoire écrit de lui : « Corse de nation et de caractère, il ira loin si les circonstances le favorisent. » Domairon, son professeur de belles-lettres, dit que « dans la grandeur incorrecte de ses amplifications, il lui semblait voir du granit chauffé au volcan ».

A cette époque, quoique petit et d'apparence chétive, il est large d'épaules et dur à la fatigue. Dans sa tête forte aux traits anguleux, ses yeux gris sont vifs et observateurs, ses lèvres fines et son teint olivâtre.



NAPOLÉON BUONAPARTE A SEIZE ANS (1785). *Dessiné au crayon par un de ses camarades. (Musée de la Malmaison.)*



OFFICIER  
D'ARTIL-  
LERIE (1785-

1793). *■ ■* Napoléon quitte l'Ecole militaire en 1785, à seize ans, avec le titre de lieutenant en second à la compagnie des bombardiers du régiment de La Fère. Tour à tour à Valence (1785), à Lyon (1786), à Douai (1787), à Auxonne (1788), pauvre, touchant la solde de 93 livres et 4 deniers par mois, il consacre ses journées à son service, ses nuits à l'étude, acharné et infatigable, aussi bien capable de rester douze heures sur son cheval que devant sa table de travail.

En 1791 il revient à Valence avec le grade de lieutenant en premier et les appointements de 1 200 livres par an.

Ayant obtenu un congé au bout de deux mois d'activité, il retourne en Corse et se compromet. Commandant de la garde nationale, il est accusé d'avoir voulu s'emparer de la citadelle d'Ajaccio. C'est en vain qu'il accourt se disculper à Paris : on le laisse sans emploi.

Aux prises avec la misère, dans la capitale, il assiste en spectateur aux événements. Le 20 juin 1792, à la vue de la foule qui envahit les Tuileries, sa colère éclate. « Comment a-t-on pu laisser entrer cette canaille ? Il fallait en balayer quatre

ou cinq cents avec du canon et le reste courrait encore. » Le 10 août, il entre avec le peuple dans le palais des Tuileries et parcourt les



NAPOLÉON AU COLLÈGE DE BRIENNE. *■ Lithographie d'H. Vernet. Cette gravure le montre dirigeant un combat à coups de boules de neige pendant l'hiver de 1783. (Bibl. Nat.)*

combe, la maison des Buonaparte est pillée et incendiée. Napoléon ramène en France, le 13 juin 1793, sa mère et ses frères et sœurs, les installe à la Valette près de Toulon, et rejoint sa compagnie à Nice.

Le Midi, en effervescence, se soulève contre la Convention. Appuyés par les royalistes et les Anglais, les insurgés se rendent maîtres de Lyon et de Marseille.

SIÈGE DE TOU-  
LON (1793).

*■ ■* Le gouvernement charge le général Cartaux de rétablir l'ordre en Provence et lui envoie Buonaparte avec le grade de commandant de l'artillerie (octobre 1793). Cartaux, incapable, entrave d'abord les efforts du commandant devant Toulon qui avait été livré aux Anglais. Le représentant du peuple, Gasparin, est heureusement assez perspicace pour juger l'un et l'autre.

Cartaux rappelé, Napoléon reste libre d'agir. Les généraux Duthéil et Dugommier l'appuient aussi de leur confiance et, après que la ville a été prise, grâce



A L'ÉCOLE MILITAIRE DE PARIS. *■ Lithographie de Charlet. Par son travail acharné, il achève en six ans les études qui demandaient ordinairement dix ans. On le voit ici absorbé dans ses pensées, malgré les appels d'un ami. (Bibl. Nat.)*





SIÈGE DE TOULON. *♣* Dessin du temps. Buonaparte, qui se trouve à droite, sa longue-vue appuyée sur le parapet d'un ouvrage, surveille l'escadre anglaise, sans doute après la prise du fort de l'Eguillette par les troupes républicaines (Bibl. Nat.)

à lui (13 décembre), Dugommier écrit au Comité de Salut public : « Récompensez ce jeune homme et avancez-le, car si l'on était ingrat envers lui, il avancerait tout seul. »

On le nomme général de brigade. Il a vingt-quatre ans.

Mais ses rapports en Provence avec Robespierre jeune le rendent suspect. Après le 9 thermidor (27 juillet) et la chute de Robespierre aîné, il est arrêté et emprisonné à Antibes. Relâché en août 1794, mais enlevé à son arme et désigné comme général de brigade en Vendée, il proteste violemment et est destitué.

Son oisiveté forcée l'impatiente. Aigri, désorienté, il ne voit pas clair dans sa vie. Rentré à Paris, il développe un plan de descente en Italie qu'il avait médité dans sa prison et le remet à Pontécoulant. On dit que le général Scherer, à l'examen de ce projet, s'écria : « Que celui qui a écrit cela vienne l'exé-



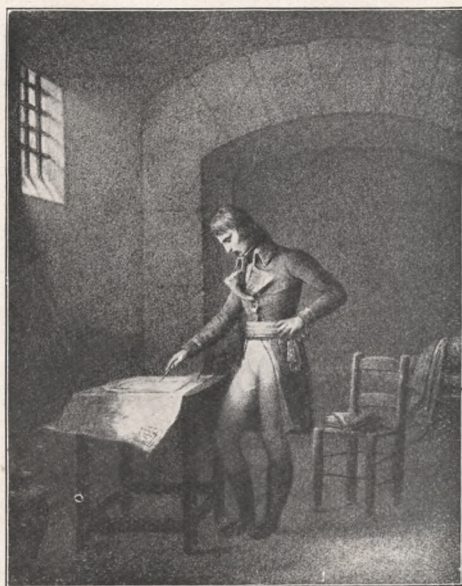
PREMIÈRES ARMES DE BUONAPARTE EN SARDAIGNE (1793). *♣* Lithographie de Villain. En février, dans une expédition contre la Sardaigne, il fut légèrement blessé. (Bibl. Nat.)

ter. » Sa prophétie ne devait pas tarder à se réaliser.

Malgré son aversion pour le monde, il fréquente aussi quelques salons et entre en relations intimes avec le Directeur Barras.

## TREIZE VENDÉMIAIRE (1795).

*♣* *♣* Le 12 vendémiaire (4 octobre), sortant du théâtre Feydeau, en compagnie de Junot qu'il a connu pendant le siège de Toulon, il remarque les apprêts des Parisiens insurgés contre la Convention. « Ah ! dit-il, si les sections me mettaient à leur tête, je répondrais de les mettre dans deux heures aux Tuileries et d'en chasser tous ces misérables

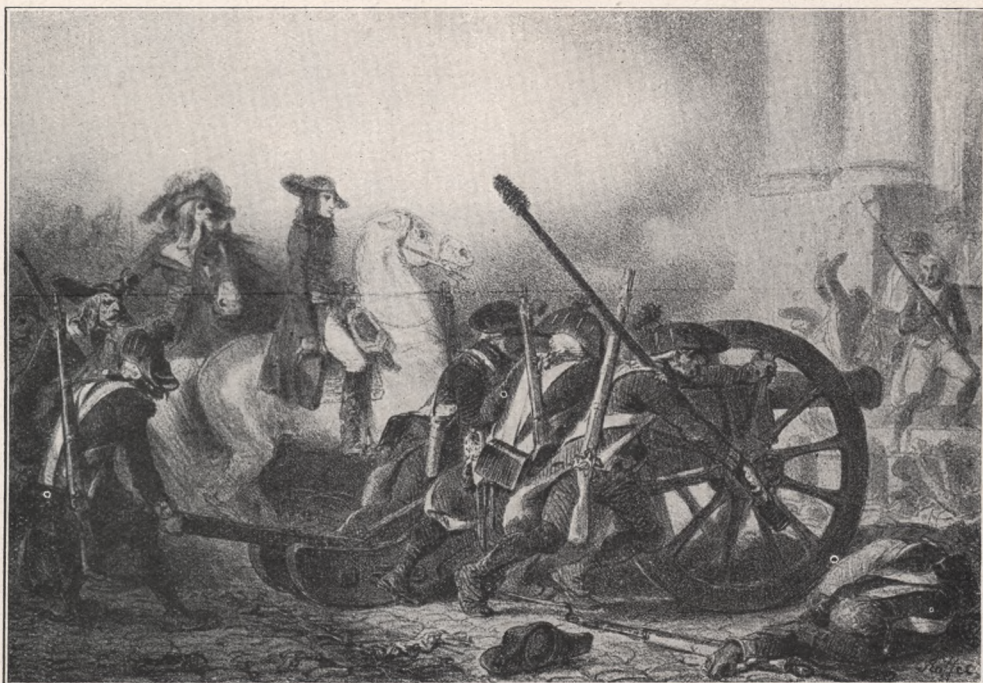


BUONAPARTE EN PRISON. *♣* Lithographie de Weber. Emprisonné après le 9 thermidor, il proteste dans un écrit énergique et hautain. Barras le fait mettre en liberté. (Bibl. Nat.)

Conventionnels. » Néanmoins, quelques heures plus tard, Barras et les Conventionnels lui offrant le commandement, il demande un quart d'heure de réflexion et se décide à mitrailler les Parisiens au lieu de se mettre à leur tête (5 octobre 1795 ou 13 Vendémiaire).

Avec 5000 hommes et quelques canons, il disperse 20 000 insurgés. L'ambitieux, le condottière, comme Taine l'appelle, apparaît. Et pourtant Bourrienne a écrit plus tard : « Il est constant qu'il a toujours gémi de cette journée ; il m'a dit souvent qu'il donnerait des





13 VENDÉMAIRE (5 octobre 1795). *■ Lithographie de Raffet. Les Parisiens, poussés par les agents royalistes, se soulèvent contre la Convention. Buonaparte envoie dans la nuit le chef d'escadron Murat prendre dans la plaine des Sablons l'artillerie disponible et organise la défense des Tuileries, siège du gouvernement. Cette gravure montre le moment où le général achève de mitrailler les insurgés sur les marches de l'église Saint-Roch. (Bibl. Nat.)*

années de sa vie pour effacer cette page de son histoire. »

On considère généralement cette date du 13 vendémiaire comme le point de départ de sa carrière, il en profita plus encore que de la prise de Toulon. La veille, il végétait, en arrivait à envier son frère Joseph, qui venait d'épouser à Marseille Julie Clary, fille d'un riche négociant : « qu'il est heureux, ce coquin de Joseph ! » disait-il, avec la vague pensée d'épouser sa belle-sœur, la sémillante Désirée Clary, celle qui devait être la générale Bernadotte et monter sur le trône de Suède.

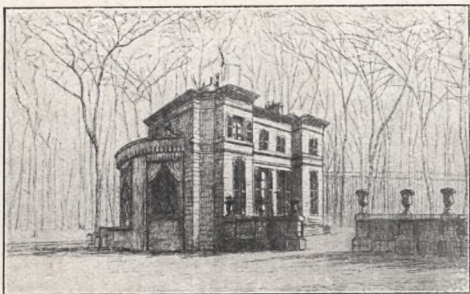
Le lendemain, il recevait, comme récompense de ses services, le grade de général en chef de l'armée de l'Intérieur. Les Parisiens, de leur côté, se vengeaient en lui donnant un surnom : *le Mitrailleur*.

**JOSÉPHINE DE BEAUHARNAIS**  
*■ ■* Par prudence, la Convention ordonne le désarmement de la population. A cette occasion, Buonaparte ayant rendu

l'épée du général de Beauharnais à sa veuve, celle-ci va le remercier. Des relations se nouent.

Créole de la Martinique où elle est née le 23 juin 1763, mariée à seize ans (13 décembre 1779) au vicomte Alexandre de Beauharnais, Joséphine Tascher de la Pagerie, qui a reçu d'une vieille négresse la prédiction qu'elle serait reine de France, a eu depuis son arrivée à Paris une existence agitée. Son mari, après s'être donné des torts à son égard, l'a quittée, puis l'a rappelée de la Martinique où elle s'était retirée. A ce moment, la vicomtesse a connu quelques années heureuses (1791-1793), mais la Terreur est arrivée. Beauharnais emprisonné (janvier 1794) est monté sur l'échafaud. Elle-même, enfermée dans la prison des Carmes (20 avril 1794), en est sortie le 9 thermidor, ruinée, veuve avec deux enfants, Eugène, né le 3 septembre 1780, et Hortense, née le 10 avril 1783. Néanmoins, elle a pu louer à la citoyenne Talma un petit hôtel au 6 de la rue Chanteraine.





HOTEL DE LA RUE CHANTIERINE. *Josephine l'habitait avant son mariage. Les succès de Bonaparte firent changer le nom de Chantierine en celui de la Victoire. (Bibl. Nat.)*

C'est là désormais que le « Mitrailleur » va passer ses soirées dans un milieu aristocratique qui l'éblouit facilement. Il est séduit surtout par Joséphine qui, sans être jolie, est douée d'une physionomie et d'une grâce charmantes.

Le 9 mars 1796 (19 Ventôse an IV), Buonaparte épouse Mme de Beauharnais. L'acte donne au marié vingt-huit ans au lieu de vingt-six, et en revanche rajeunit la mariée en lui attribuant vingt-neuf ans au lieu de trente-deux.

**C**AMPAGNE D'ITALIE (1796). *Quelques jours après, le 21 mars 1796. Bonaparte — forme française qu'il adopte à cette époque pour son nom — va*



EUGÈNE DE BEAUHARNAIS ET BUONAPARTE. *Buonaparte rend à Eugène de Beauharnais l'épée de son père, le vicomte de Beauharnais, commandant de l'armée du Rhin, mort sur l'échafaud pendant la Révolution. (Bibl. Nat.)*

prendre à Nice le commandement en chef de l'armée d'Italie.

Il a vingt-sept ans ; c'est un parvenu, un favori de Barras, un général de rue ; avec cela de petite mine, rêveur et mathématicien. Les généraux de division qu'il doit commander sont très mal disposés à son égard. Augereau, soudard violent, se vante d'avance de l'accueillir grossièrement.... On les fait attendre. Bonaparte enfin paraît, boucle son ceinturon tout en donnant des ordres d'un ton bref, et les congédie. Pas un général n'a bronché. Augereau lui-même est resté muet. Il n'en revient pas ; il convient avec Masséna que « ce petit général lui a fait peur », et reste stupéfait de l'ascendant dont il s'est senti écrasé



JOSÉPHINE DE BEAUHARNAIS. *Dessin d'Isabey. Avec un teint brun et des dents mauvaises, elle a de jolis cheveux châtons, un sourire très doux et un son de voix touchant. (Coll. de Mme de Taigny. — Cl. Braun, Clément et Cie.)*

dès le premier coup d'œil. A l'armée qui est dénuée de tout, mécontente, battue et sans discipline, il lui suffit également de se montrer et de parler pour non seulement la dompter, mais la soulever d'enthousiasme.

« Soldats, s'écrie-t-il, vous êtes nus, mal nourris ; le Gouvernement ne peut rien vous donner.... Je veux vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde.... Vous y trouverez honneur, gloire et richesses. Soldats d'Italie, manquerez-vous de courage? »

La réponse ne tarda pas.





PASSAGE DU PONT DE LODI. *Par Lejeune. Cette victoire, qui livre Milan à Bonaparte et le rend maître de la Lombardie, a un retentissement énorme, en raison de l'audace de l'entreprise et de son succès. C'est à la suite de cette bataille que le général sent pour la première fois qu'il va peut-être jouer un rôle important. (Musée de Versailles.)*

Avec 36 000 hommes et 30 canons, il passe les Alpes et ose attaquer le général Beaulieu qui dispose de 70 000 hommes et de 200 canons.

Le 12 avril, l'armée française est victorieuse à Montenotte, le 13 à Millesimo, le 14 à Dego.

L'ennemi étant composé de Piémontais et d'Autrichiens, Bonaparte bat d'abord les Piémontais à Mondovi (21 avril) et force le Piémont à lui demander un armistice à Cherasco (28 avril). En quinze jours il remporte six victoires, prend 21 drapeaux, sauve la France de l'invasion. La paix se signe à Paris le 3 juin avec le Piémont, et le gouverne-

ment décrète que l'armée d'Italie a bien mérité de la Patrie. Ce traité nous assure la possession de Nice et de la Savoie.

Mais à cette date, Bonaparte s'est déjà tourné contre les Autrichiens et les a battus le 10 mai à Lodi. Le 15 mai, il fait son entrée dans Milan, par l'Arc de Triomphe de la Porta Romana. Il est maître de la Lombardie.

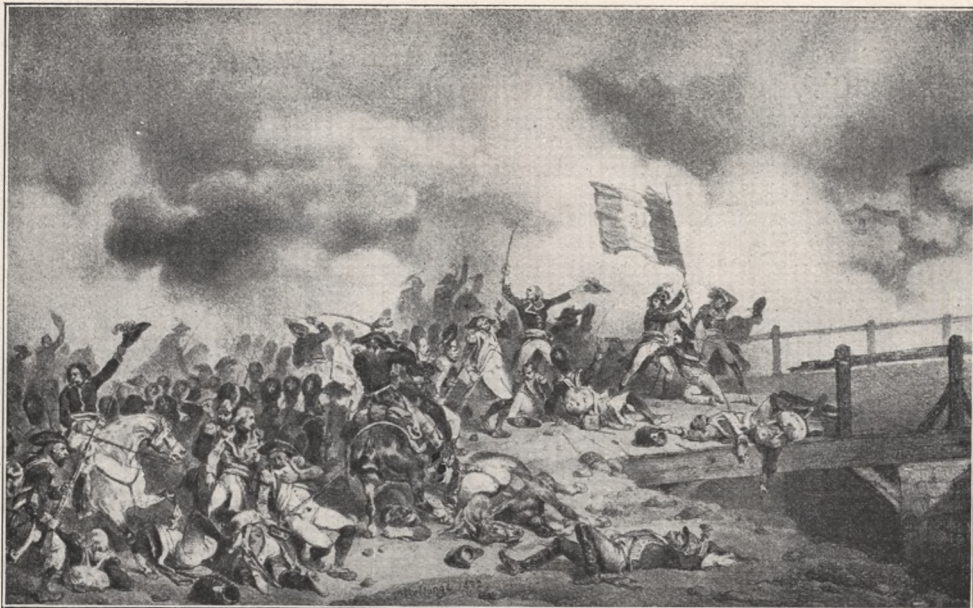
L'Autriche, inquiète, rappelle du Rhin le général Wurmser avec un renfort de trente mille hommes qui, joint au reste de l'armée, oppose à Bonaparte près de cent mille hommes.

Ayant des troupes



BONAPARTE AU PONT D'ARCOLE. *Par le baron Gros. Ce portrait, exécuté à Milan après la victoire, montre le général au moment où il s'écrie : « Soldats, n'êtes-vous plus les braves de Lodi ? Suivez-moi. » (Musée de Versailles.)*





BATAILLE DU PONT D'ARCOLE (15 novembre 1796). Par Bellangé. Ayant 12 000 hommes à opposer à 45 000, Bonaparte s'engage sur des chaussées entourées de marais. Là, voyant ses grenadiers hésiter, il empoigne un drapeau et s'élance en avant sur le pont d'Arcole encombré de cadavres ; il tombe dans les marais, manque d'être tué et est sauvé par ses soldats. (Bibl. Nat.)

fatiguées et inférieures en nombre qui ne comptent guère plus de 30 000 hommes, il imagine de diviser et isoler ses adversaires par des marches rapides et contraires et de les attaquer séparément pour se battre avec ses propres forces réunies.

Il va du Pô à l'Adige, de la Chiésa au Mincio et culbute l'ennemi à Salò, à Lonato, à Castiglione.

Mais d'Autriche accourt une nouvelle armée au secours de Wurmser qui, battu, s'est enfoncé dans Mantoue. Commandée par le maréchal d'Alvinzi, elle compte environ 60 000 hommes.

Bonaparte se plaint au Directoire. Sa situation de vainqueur est critique, malgré tout. Son armée s'épuise ; aucun secours ne lui est envoyé.

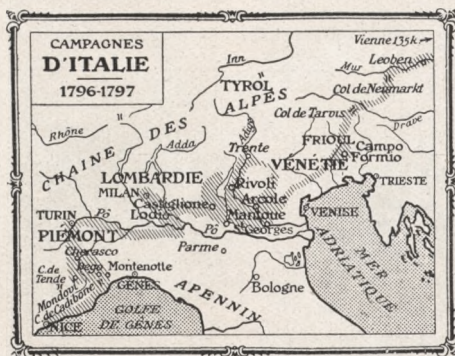
Néanmoins il attaque les Autrichiens au pont d'Arcole et les bat après une lutte sanglante de soixante-douze heures durant lesquelles il

donne lui-même de sa personne (15 novembre).

D'Alvinzi, qui a perdu 30 pièces de canon, 5 000 prisonniers et 6 000 morts, prétend résister encore et revient par les gorges du Tyrol. Mais il est arrêté et battu à Rivoli (14 janvier 1797). Le 2 février, dans Mantoue assiégé, Wurmser capitule à son tour. La campagne est terminée.

Cependant Bonaparte veut porter la guerre jusqu'en Autriche et forcer l'empereur François à négocier la paix. Défait à Tagliamento (16 mars) et dans divers combats, le commandant en chef des troupes autrichiennes, le prince Charles, comprend qu'il doit céder. D'autre part, Bonaparte, qui a compté sur le concours des armées du Rhin, s'aperçoit qu'elles ne bougent pas. A Leoben, où, du

haut du Scemmering, il peut contempler au loin les clochers de Vienne, il se décide avec regret à signer, le 18 avril, les préliminaires d'une







BATAILLE DE RIVOLI. *Par Philippoteaux. Arrivé de Vérone à 2 heures du matin, Bonaparte commença la bataille à 7 heures. Il fut plusieurs fois entouré par l'ennemi et eut plusieurs chevaux tués ou blessés sous lui. Il repartit le soir même pour se rendre devant Mantoue, avec la division Masséna, qui se battit sans discontinuer durant trois jours. (Musée de Versailles.)*

paix qui, après de longues négociations, est ratifiée le 17 octobre à Campo-Formio.

Bonaparte peut dire à ses soldats :

« Vous avez remporté la victoire dans 14 batailles rangées et 70 combats ; vous avez fait plus de 100000 prisonniers, pris à l'ennemi 500 pièces de campagne, 2000 de gros calibre, 4 équipages de ponts. Vous avez envoyé 30 millions au ministère des Finances pour le soulagement du Trésor public. Vous avez enrichi le Musée de Paris de plus de 300 chefs-d'œuvre. Vous avez conquis à la Répu-

blique les plus belles contrées de l'Europe. »

**C**AMPAGNE D'ÉGYPTE (1798-1799). *Par Raffet. Rentré à Paris, Bonaparte est accueilli en héros et en conquérant. On lui donne une fête brillante dans le palais du Luxembourg. En public, au théâtre, il est poursuivi par les acclamations de la foule. L'Institut lui ouvre ses portes. Mais l'inaction lui pèse déjà ; il dit : « Si je reste longtemps sans rien faire, je suis perdu ! » Il a bien songé à renverser le Directoire, mais la réussite n'est*



ITALIE (1796). *Par Raffet. Bonaparte domine plus qu'il ne charme ; néanmoins ses soldats se prennent d'admiration et de dévouement pour lui. Ils lui décernent le titre de Petit Caporal. (Bibl. Nat.)*



pas assurée. Il faut attendre. Et il se rejette vers une entreprise lointaine, téméraire, extravagante, et qui par cela même lui sourit. Elle plaît aussi au Directoire, heureux d'écarter ce trop glorieux vainqueur.

L'expédition d'Égypte est résolue. Le prétexte est de couper aux Anglais, ennemis de la République, la route de leur Empire des Indes.

L'escadre française quitte Toulon le 19 mai 1798. Elle compte 10000 marins et transporte 35000 hommes de troupe. Le 1<sup>er</sup> juillet, après avoir pris Malte en passant, elle atteint Alexandrie où l'amiral anglais Nelson est venu l'attendre deux jours auparavant. Malgré les hésitations de Brueys qui commande la flotte française, Bonaparte débarque dans la nuit même du 1<sup>er</sup> au 2 juillet et prend Alexandrie. Le 7 juillet, il s'engage dans le désert et, pendant dix-sept jours la chaleur, la soif et la faim accablent ses troupes, harcelées de plus par les cavaliers ennemis. Néanmoins, le 21 juillet, il attaque l'armée des Mameluks en vue des Pyramides et l'écrase après un combat qui dure dix-neuf heures.

Cette victoire ouvre aux Français les portes du Caire, capitale de l'Égypte. Ils y entrent le 24 juillet, mais ils apprennent presque



LA BATAILLE DES PYRAMIDES. *Par Gros. Bonaparte montre les Pyramides à ses troupes, en prononçant la phrase célèbre: « Du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent. »* (Musée de Versailles.)



ENTRÉE DE BONAPARTE AU CAIRE. *Statuette par Gérôme. Bonaparte jugeait cette expédition « aussi intéressante qu'un épisode de roman ». Avec « une poignée de Français », il s'empare de l'Égypte.* (Musée du Luxembourg.)

aussitôt que Nelson vient de détruire leur flotte à Aboukir.

Prisonnier dans sa conquête, Bonaparte entreprend l'organisation civile de l'Égypte. Avec les savants, les littérateurs, les artistes qui l'accompagnent, Berthollet, Geoffroy Saint-Hilaire, Monge, Larrey, il crée l'Institut d'Égypte. Par des fêtes il se rend populaire parmi les musulmans, qui l'appellent le *sultan Kébir* (Père du feu). Il témoigne des égards à leur religion, à leurs usages, à leurs solennités.

Malgré tout, sous l'influence des Anglais, ils finissent par se soulever. Le 21 octobre, une insurrection éclate dans le Caire. Elle est réprimée sans pitié.

Tandis que les Anglais lui créent ces difficultés, Bonaparte sait que les Turcs se préparent à l'attaquer. Suivant son habitude, il ne veut pas attendre l'ennemi, il va au-devant de lui. L'expédition de Syrie est décidée. On prend Gaza, Jaffa et l'on atteint Saint-Jean d'Acre dont le siège est entrepris.

La place est défendue par le commandant de la division anglaise Sydney Smith, et par un





LES PESTIFÉRÉS DE JAFFA. *Par Gros.* Après le siège de Saint-Jean d'Acre, malades, blessés et pestiférés s'entassent à Jaffa. Il faut les transporter, au risque de les laisser massacrer par les Arabes. Les soldats, effrayés, refusant de s'approcher des pestiférés, Bonaparte donne l'exemple, va visiter ces malheureux et leur adresse des paroles encourageantes. (Musée du Louvre.)

officier du génie français, Phélippeaux, qui a aidé Sydney Smith à s'évader des prisons de la Révolution.

Pendant cette opération, comme Kléber est attaqué de son côté au Mont-Thabor par l'armée du Sultan, Bonaparte va le soutenir et l'aide à remporter une importante victoire où 6000 Français ont raison de 12000 cavaliers appuyés par autant de fantassins (16 avril 1799).

Devant Saint-Jean d'Acre, les travaux de défense construits par Phélippeaux se renouvellent formidables, sans répit, malgré les attaques et les brèches. La peste démoralise et décime l'armée. Après deux mois d'efforts, Bonaparte y renonce et reprend le chemin de l'Égypte (15 mai).

Durant cette retraite

à travers le désert, les troupes subissent encore les plus terribles fatigues, augmentées par les privations et le sentiment de leur vaine expédition. Le général en chef marche à pied comme tous les hommes valides, afin de réserver les chevaux aux blessés et aux malades.

En rentrant au Caire, il désire, malgré son insuccès, être reçu en vainqueur. Ses soldats y trouvent une réception triomphale.

On se remettait à l'organisation intérieure du pays quand Marmont, resté à Alexandrie, annonce que les Turcs viennent de débarquer à Aboukir (11 juillet).

Bonaparte gagne la côte et, avec environ 6000 hommes, écrase les 20000 Turcs débarqués (25 juillet).

Recevant à ce moment des nouvelles d'Europe, il apprend



BATAILLE D'ABOUKIR. *Par Aubry.* Les talents qu'y déploie Bonaparte et le courage qu'il montre en chargeant l'ennemi à la tête d'un régiment de dragons, font de cette victoire une de ses plus glorieuses. (Musée de Versailles.)





BONAPARTE DANS LE DÉSERT DE SYRIE. *Par Raffet. Les vivres manquent, l'eau est rare. Monté sur un dromadaire, le général partage les misères de ses troupes, treize mille hommes accompagnés d'artillerie et de cavalerie. (Bibl. Nat.)*



BONAPARTE PARDONNANT AUX RÉVOLTÉS DU CAIRE. *Par Pierre Guérin. Cette scène se déroula le 23 octobre 1798, deux jours après le soulèvement, sur la place El-Békir. A gauche, on voit Murat en uniforme de hussard. (Musée de Versailles.)*

qu'une nouvelle coalition menace la France d'invasion. Aussitôt il se décide à partir, en laissant le commandement de l'Égypte à Kléber.

Après maints dangers courus au départ et en cours de route, il échappe aux Anglais et aborde à Fréjus (9 octobre) à la suite d'une traversée qui a duré plus d'un mois.

## DIX-HUIT BRUMAIRE (1799).

□ □ Ce retour imprévu, sans ordres, d'un général qui abandonne son armée dans une situation très difficile, pouvait soulever de graves critiques. Si Bonaparte s'en préoccupe, il ne tarde pas à constater que les Français, loin de désapprouver son action, s'en félicitent et ne voient en lui qu'un défenseur capable de devenir un sauveur. Tous les partis se tournent vers le général, cherchent l'appui de sa réputation, de son génie. Il rentre en France avec un surcroît de prestige. Le moment est venu de tenter un coup d'Etat contre le Directoire.

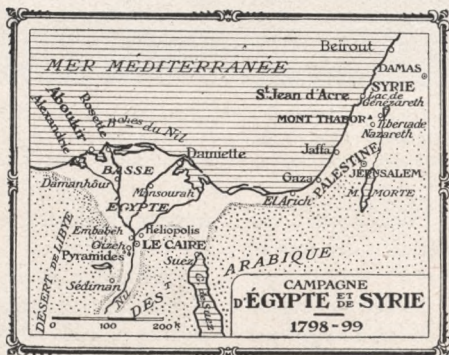
Il sent si bien sa

force, que, apprenant les hésitations de Cambacérès et de Lebrun à jouer le rôle de conspirateurs, il s'écrie :

« Je ne veux point de tergiversations ; qu'ils ne pensent pas que j'ai besoin d'eux ; qu'ils se décident aujourd'hui : sinon, demain, il sera trop tard. Je me sens assez fort maintenant pour être seul. »

La situation vient de s'améliorer au dehors par les victoires de Brune à Bergen, et de Masséna à Zurich. Mais, à l'intérieur, le Directoire, composé de Siéyès, Barras, Roger-Ducos, Moulins et Coghier, reste faible et impopulaire. On aspire à une concentration des pouvoirs publics dans les mains vigoureuses d'un homme capable et énergique.

Favorable à Bonaparte, Siéyès profite de son influence sur le Conseil des Anciens pour obtenir un décret de translation du Corps législatif, c'est-à-dire des deux Conseils, à Saint-Cloud et la remise de tout le pouvoir militaire à Bonaparte.



Mais, à l'intérieur, le Directoire, composé de Siéyès, Barras, Roger-Ducos, Moulins et Coghier, reste faible et impopulaire. On



DERNIER ASSAULT DE SAINT-JEAN D'ACRE. *Par Raffet. La veille, Bonaparte confiait à Bourienne ses ambitions d'alors : il rêvait de soulever la Syrie, de marcher sur Constantinople et de fonder un nouvel Empire d'Orient. (Bibl. Nat.)*





LA FRANCE RAPPELLE BONAPARTE DE L'EGYPTE. *Par Apiani. Cette œuvre d'un artiste italien de l'époque traduit, sous une forme allégorique, l'accueil que Bonaparte reçut à son retour. De Fréjus à Paris, il fut l'objet de manifestations enthousiastes et salué comme le libérateur de la France. Ce voyage fut une des plus belles époques de sa vie. (Bibl. Nat.)*

Le décret, proclamé dans Paris le 18 Brumaire (9 novembre), est accueilli avec enthousiasme par le peuple, avec stupeur par les membres du Conseil.

Le lendemain, à Saint-Cloud, après s'être assuré des membres du Directoire, soit par la force, soit par la persuasion, Bonaparte entrant au Conseil des Anciens est apostrophé avec une violence qu'il n'avait pas prévue. Cette attitude hostile de quelques républicains exaltés commence à lui enlever de son calme. Lorsqu'il paraît ensuite, entouré de grenadiers, au Conseil des Cinq-Cents présidé par son frère Lucien Bonaparte, les cris : « A bas le dictateur ! Hors la loi, Bonaparte ! » achèvent de le troubler.

Très pâle, mal à l'aise, il sort. Lucien,

contraint d'abandonner la présidence de l'Assemblée parce qu'il ne veut pas mettre aux



KLÉBER. *Par Paulin Guérin. Laisse à la tête de l'armée d'Égypte, après le départ de Bonaparte, il remporte à Héliopolis une victoire contre les Turcs. Mais un fanatique l'assassine le 14 juin 1800. (Musée de Versailles.)*



ÉVENTAIL AVEC LE PORTRAIT DE BONAPARTE. *Par Percier et Fontaine. Dû à la collaboration d'artistes de talent, cet éventail montre combien la décoration de l'époque s'inspire de l'art antique, surtout gréco-pompéien. (Bibl. Nat.)*





18 BRUMAIRE. *■ Par Bouchot. Ce tableau — appelé à tort le Dix-huit Brumaire — représente l'heure du coup d'État dans la journée du 19 Brumaire, durant la séance des Cinq-Cents. Deux grenadiers s'avancent pour entraîner Bonaparte menacé par les députés. Au milieu du tumulte, le président Lucien Bonaparte, qui refuse d'expulser son frère, se couvre. (Musée du Louvre.)*

voix la proscription de son frère, va le retrouver ; et aussitôt montant à cheval, affectant d'être encore revêtu de l'autorité de président des Cinq-Cents, affirmant (à tort, dit-on) que des poignards ont menacé le général, il entraîne les soldats à exécuter par la violence ce que l'on n'a pu obtenir par la parole. La salle, envahie par les grenadiers, est évacuée.

Au Directoire renversé succède une commission consulaire composée de trois consuls : Bonaparte, Siéyès et Roger-Ducos. La Cons-

titution de l'An VIII établit une représentation nationale en trois corps : le Sénat, le Tribunal et le Corps législatif ; en fait, la représentation réside dans le Consulat ou plutôt dans le premier Consul.

Il le prouve sans tarder, en se débarrassant de Siéyès et de Roger-Ducos qu'il remplace par Cambacérès et Lebrun.

Siéyès juge d'ailleurs la situation en disant : « Messieurs, nous avons un maître. Il sait tout, il fait tout et il peut tout. »



## CHAPITRE II

## LE CONSULAT

**L**E PREMIER CONSUL (1799-1804).  
 Bonaparte s'installe dans le Palais du Luxembourg et se met au travail. Après le héros militaire, c'est l'administrateur de génie qui va étonner la France et l'Europe entière. La quantité de notions que son cerveau emmagasine, élabore, constamment et sans fatigue, dépasse ce que semble pouvoir réaliser une tête humaine.

Il compare lui-même sa tête à une armoire : « Quand je veux interrompre une affaire, dit-il, je ferme son tiroir et j'ouvre celui d'une autre. Elles ne se mêlent point l'une avec l'autre, et jamais ne me gênent ni ne me fatiguent. Veux-tu dormir ? Je ferme tous les tiroirs et me voilà au sommeil. »

Au sommeil il ne réserve souvent que de minuit à trois heures du matin. Il convoque son secrétaire pour trois heures et travaille jusqu'à cinq. Après avoir pris un bain, il se recouche et dort jusqu'à sept heures.

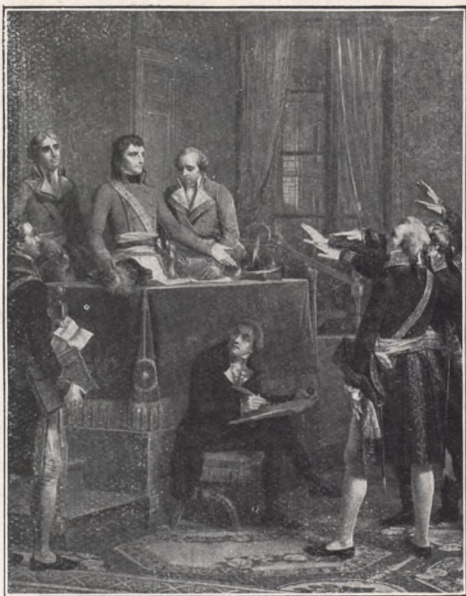
Son secrétaire à cette époque est Bourrienne,

attaché à son service depuis les pourparlers de Leoben, en 1797. Il va le remplacer durant le Consulat par Méneval, qu'il conservera onze ans. Usé par ses excès de travail, celui-ci dut, en 1813, céder la place au baron Fain.

Napoléon dicte en marchant, lentement, les mains derrière le dos ; s'animant peu à peu,



BONAPARTE PREMIER CONSUL. Par Ingres. Pendant la période consulaire, Napoléon donna à la France sa quatrième Constitution et procéda à une complète réorganisation administrative, judiciaire et financière. (Musée de Liège.)



INSTALLATION DU CONSEIL D'ÉTAT AU LUXEMBOURG. Par Couder. Souvent Bonaparte retient les conseillers d'État depuis 9 heures du matin jusqu'à 5 heures du soir. La nuit, quelquefois, il préside des séances. (Musée de Versailles.)

il précipite sa marche et ses paroles, lance des jurons que l'on retrouve dans les brouillons de ses secrétaires. Par instants, il s'assoit sur sa table ou celle du secrétaire qu'il secoue par les balancements de sa jambe. Si une difficulté survient, le force à réfléchir, il s'arrête de gesticuler, s'allonge dans son fauteuil, se renverse en arrière, taillade à coups de canif le bras du fauteuil, griffonne quelques mots, essuie sa plume sur sa culotte blanche.

Ces moments sont rares et courts, ses décisions sont promptes et sa mémoire merveilleuse ;





HABIT DU PREMIER CONSUL. Il était en velours rouge brodé d'or. (Coll. du prince Victor.)

recevant un état de défense des places fortes du Nord, il fera remarquer qu'on a oublié de noter « deux canons de quatre » aux remparts d'Os- tende, sur « une chaussée en arrière de la ville ». Les états de situation des armées de terre et de mer, toujours placés sur sa table, forment sa lecture quotidienne et pré- férée. Il connaît à tout moment sa position sur terre et sur mer.

Le résultat civil et administratif de ce formidable effort va être une organisation nouvelle des départements avec préfets et sous-préfets, de la justice avec des juges de paix, des tribunaux civils et des cours d'appel; des finances avec une répartition égale des impôts. Datent également du Consulat le *Code civil*, appelé *Code Napoléon* (1804), et le *Concordat* (1801).

Le *Code civil*, alliant le droit féodal et le droit romain aux principes nouveaux de liberté et d'égalité, fixe les bases de la société, de la famille, de la propriété d'une manière uniforme pour toute la France.

Le *Concordat* rétablit la religion catholique en France, règle les rapports entre la Papauté, le Clergé et l'Etat qui nomme les évêques tandis que le Pape les institue. Ils deviennent, dit Monthe- lon, « une gendarmerie sacrée » au service de l'Etat.

Moins de trois mois après le 18 Brumaire, le Premier Consul quitte le Luxembourg et va, le 19 février 1800, s'installer aux Tuileries.

**S**ECONDE CAMPAGNE D'ITALIE (1800-1801). Tandis qu'il réorganise les affaires intérieures, le Premier Consul n'oublie pas les ennemis de la France.

Masséna, par sa victoire de Zurich, a sauvé

notre frontière suisse, mais bientôt il est attaqué en Italie et assiégé dans Gênes. Le 6 mai, Bonaparte quitte brusquement Paris sans avertir de ses projets.

Arrivé le 15 au mont Saint-Bernard, il entreprend de le franchir avec une armée. En cinq jours le passage est effectué. L'artillerie est traînée dans des troncs d'arbres taillés en forme d'étais.

Mais l'armée est arrêtée par le fort de Bard qui, considéré comme inexpugnable, ferme la vallée. Après avoir essayé de le prendre de force, l'infanterie et la cavalerie le tournent par un sentier improvisé dans le roc, et l'artillerie, enveloppant de paille les roues des voitures et des canons, passe outre durant une nuit obscure.

Mélas, le général ennemi, apprend brusque-

ment qu'une armée française est à Milan, et le 9 juin Bonaparte traverse le Pô pour battre les Impériaux à Montebello, où Lannes se distingue particulièrement. Le 14, on atteint les plaines de Marengo. Cette célèbre bataille est très disputée. Quatre fois forcés à la retraite, quatre fois les Français reprennent la

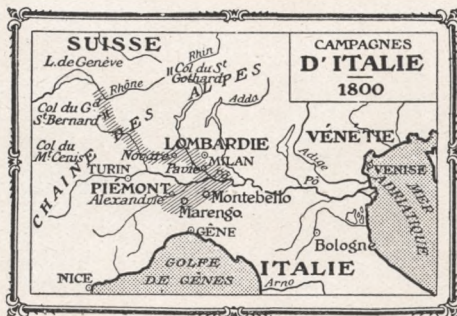
marche en avant. « Enfants, dit Bonaparte, souvenez-vous que j'ai l'habitude de coucher sur le champ de bataille. »

Au moment le plus grave, une charge de Kellermann avec sa grosse cavalerie sauve l'armée; 6000 grenadiers ennemis et leur général en chef Zach sont faits prisonniers. L'arrivée de troupes fraîches commandées par Desaix achève la victoire. Malheureusement, Desaix tombe frappé à mort en disant : « Allez dire au Premier Consul que je meurs en regrettant de n'avoir pas assez fait pour vivre dans la postérité. »

On transporta son corps au mont Saint-Bernard, où un monument fut érigé à sa mémoire.



BUSTE DE BONAPARTE. Par Houdon. Un chef-d'œuvre, mais très idéalisé. (Musée de Dijon.)







PASSAGE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A L'HOSPICE DU MONT SAINT-BERNARD. *◊ Lithographie d'Adam. Tandis que l'ennemi l'attend par le mont Cenis, Bonaparte passe par le mont Saint-Bernard et triomphe des pires difficultés.* (Bibl. Nat.)

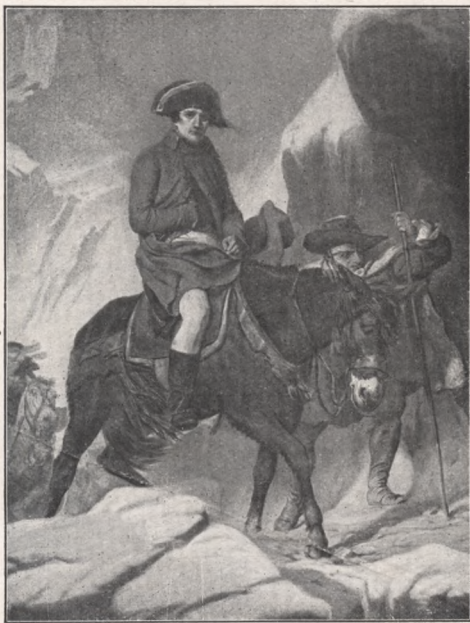
Le 2 juillet, moins de deux mois après son départ, Bonaparte rentre à Paris, ayant de nouveau conquis à la France le Piémont et la Lombardie.

**C**ONSPIRATION CONTRE LE PREMIER CONSUL. *◊ ◊* Accueilli par l'enthousiasme et l'admiration de tout un peuple, le Premier Consul décrète des fêtes pour le 14 juillet. Après dix ans de troubles intérieurs et de luttes contre l'invasion, le Champ de Mars revoit une nouvelle cérémonie qui atteste et célèbre la victoire de la France sur ses ennemis du dedans et du dehors.

La plupart de ceux qui approchent du Premier Consul, éblouis et conquis, voient en lui un génie bienfaisant. Mais d'autres s'inquiètent devant son impétuosité de corps et d'esprit, sa volonté toujours prête et son ardeur jamais assouvie. De vieux républicains ombrageux et patriotes tremblent en constatant l'influence de jour en jour plus vaste d'un héros qui menace de devenir un usurpateur et un tyran. Un agent de police nommé Harrel découvre une conspiration. D'autre part, les amis des Bourbons complotent également la mort du Premier Consul.

Un soir qu'il se rend à l'Opéra en voiture, pour la première représentation de l'ora-

torio d'Haydn, *la Création*, accompagné de Joséphine, des généraux Lannes, Berthier et Lauriston, un baril de poudre placé rue



BONAPARTE AU MONT SAINT-BERNARD. *◊ Par Delaroche. L'artiste s'est montré plus près de la réalité que David qui a représenté le héros sur un cheval qui se cabre. Bonaparte montait un mulet.* (Château de Windsor. — Cl. Hachette.)





BATAILLE DE MARENGO. *♠ Lithographie d'Adam.* 20 000 Français ont raison de 40 000 Autrichiens. Pour la première fois, on voit les grenadiers de la Garde consulaire, cette « redoute de granit ». (Bibl. Nat.)



BONAPARTE VISITE LA MANUFACTURE DES FRÈRES SÉVENNE, par Isabey. *♠ Le Premier Consul réorganise les finances, restaure le crédit, crée la Banque de France, encourage l'industrie.* (Musée de Versailles. — Cl. Neurdein.)

Saint-Nicaise éclate. Heureusement, le cocher, nommé César, est ivre. Les chevaux, pressés dans le trajet, ont marché plus vite que n'avaient prévu les conjurés. Au moment de l'explosion, la voiture a dépassé la machine infernale. Néanmoins, quatre personnes succombent, soixante sont plus ou moins grièvement blessées et une cinquantaine de maisons subissent d'importants dégâts.

On accuse d'abord les Jacobins, signalés par Harrel, et on déporte 130 républicains suspects. Mais, un mois plus tard, les vrais coupables, deux émissaires de la Chouannerie, Carbon et Saint-Régent, sont arrêtés, condamnés à mort et exécutés.

Le 9 février 1801, après de longues négociations, la paix est signée à Lunéville avec l'Autriche. Bientôt, le 27 mars 1802, à la paix d'Amiens, l'Angleterre reconnaît la République française et ses conquêtes.

A cette occasion et pour solenniser également la signature du Concordat qui est récente, Bonaparte fait chanter le *Te Deum* à Notre-Dame et exige la présence de son

gouvernement et de son État-Major. Ce n'est pas sans peine qu'il l'obtient.

La France, persuadée que la splendeur dont elle rayonne, œuvre de l'homme extraordinaire qui la commande, s'attache à sa personne et peut disparaître avec lui, veut s'assurer de ne pas le perdre. Sur la proposition du Tribunat, le Sénat nomme Bonaparte Consul pour dix ans. Il prétend donner là un gage de reconnaissance nationale en même temps qu'une preuve de prudence patriotique.

Le héros, dédaignant cet honneur temporaire, en appelle au peuple et, par le vote de 3 000 000 de voix favorables, se fait reconnaître « Consul à vie ».

Le rétablissement d'une monarchie en faveur de Bonaparte s'affirme imminent.

Ses ennemis estiment urgent de le renverser avant qu'il soit plus solidement établi. Une conspiration s'organise entre les généraux Pichegru et Moreau et le chouan Georges Cadoudal. Le complot ayant été découvert, les conjurés sont arrêtés.

Bonaparte veut pardonner à Moreau s'il



LE PREMIER CONSUL A L'HOTEL DE VILLE. *♠ Dessin de David.* Sa popularité croît de jour en jour ; Paris l'accueille. Toutes les cérémonies publiques sont une occasion de manifestations chaleureuses en sa faveur.



ATTENTAT CONTRE LE PREMIER CONSUL. *♠ Dans la tortueuse rue Saint-Nicaise, une explosion formidable se produit sur son passage. Préservé par miracle, Bonaparte tient à se rendre malgré tout à l'Opéra.* (Bibl. Nat.)





EXÉCUTION DU DUC D'ENGHIEN (21 mars 1804). *♠* Accusé sans preuves d'avoir voulu assassiner Bonaparte, le duc est condamné, après un simulacre de jugement, et fusillé en pleine nuit dans les fossés de Vincennes. (Bibl. Nat.)

fait des aveux, mais il nie. Irrité, le Consul décide que la justice suivra son cours.

Mais le futur empereur veut frapper un coup terrible, atteindre plus loin, et plus profondément la réaction. Le dernier des Condé, le jeune duc d'Enghien, vivait à Ettenheim, dans le grand-duché de Bade, non loin de la frontière. Un détachement de dragons l'enlève ; ramené précipitamment à Paris, il est enfermé à

Vincennes où, dans la nuit même de son arrivée, il est jugé, condamné et fusillé (21 mars 1804).

Pour se défendre de ce qu'on a appelé un assassinat, Napoléon a écrit dans son testament : « J'ai fait arrêter et juger le duc d'Enghien parce que cela était nécessaire à la sûreté, à l'intérêt et à l'honneur du peuple français lorsque le comte d'Artois entretenait, de son aveu, soixante assassins à Paris. »



REVUE DU DÉCADI. *♠* Dessin d'Isabey et de Carle Vernet. A chaque décadi, le Premier Consul, à cheval, entouré d'un nombreux état-major, passait une revue dans la cour des Tuileries, comprise entre le palais et la place du Carrousel actuelle. (Bibl. Nat.)





LE SACRE. *Par David. La messe est longue; l'Empereur est très pâle. Joséphine et ses belles-sœurs échangent des propos aigres. Au moment du couronnement, Napoléon saisit le diadème et le pose lui-même sur sa tête. Il le place ensuite sur la tête de l'Impératrice. On ne rentre aux Tuileries qu'à sept heures. (Musée du Louvre.)*

### CHAPITRE III

## L'EMPEREUR

### ÉTABLISSEMENT DE L'EMPIRE.

À cette date, Napoléon sait pouvoir agir sans obstacles. Il sait que la France se livre à lui. Eprise du héros, elle s'abandonne, prête à tous les sacrifices pour celui qui, à la suite de tant d'horreurs, de misères et de hontes, lui rend la fierté d'être la France glorieuse, admirée de tous.

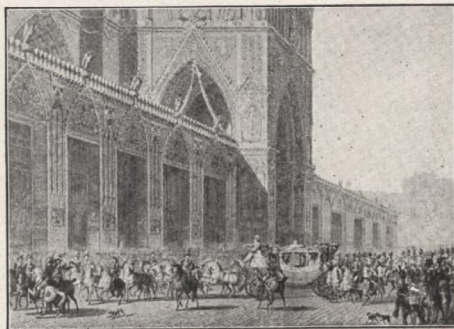
Le 18 mai, le Sénat offre à Bonaparte la dignité impériale déclarée héréditaire dans sa famille et salue Joséphine du titre d'Impératrice.

Pendant dix ans, la France va subir sans révolte un régime absolument despotique. La Police est énergique, la Presse est muette. Des assem-

blées politiques subsistent, mais avec une autorité apparente. C'est le Sénat qui accepte ou rejette les lois, le Corps législatif qui les propose, le Tribunat qui les discute. Dernier asile d'opposition, il sera supprimé en 1807. De nombreux princes, grands dignitaires, grands maré-

chaux, groupant autour de Napoléon ses parents, ses compagnons d'armes et ses collaborateurs civils, forment un cortège éclatant, aux titres sonores mais sans pouvoir. Napoléon seul gouverne.

Le 14 juillet, à la suite d'une messe dite aux Invalides par l'archevêque de Paris, du Bellay, la première distribution des croix de la Légion d'honneur s'exécute au milieu d'un enthousiasme indescri-



ARRIVÉE DU CORTÈGE A NOTRE-DAME. *Par Isabey (Livre du Sacre). Le Pape et la foule attendent, dans la nef glaciale. On s'impatiente. A midi, le canon tonne, le bourdon sonne : l'Empereur arrive enfin.*



ptible que dominent les cris de : « Vive l'Empereur ! »

Deux jours après, Napoléon quitte Paris pour renouveler cette cérémonie au camp de Boulogne, dans une vaste plaine, en face des côtes d'Angleterre qu'il semble défier. Cette fête, où, entouré de son état-major, il s'adresse à 80 000 hommes, est aussi brillante

qu'imposante. Le général Rapp disait qu'il n'avait jamais vu l'Empereur si content.

Accompagné de l'Impératrice, il poursuit son voyage triomphal, passe par Bruxelles, Mayence, Cologne, Coblenze, voyant accourir à lui les foules et les princes de l'Empire allemand.

Il rentrait à Paris en octobre, après trois mois d'absence.

Bonaparte avait dit : « Je sou mets à la sanction du peuple la loi de l'hérédité. » Le peuple consulté ratifie la décision du Sénat par 3572329 voix.

Reste la consécration religieuse. Quoique très simple en sa personne, Napoléon estime nécessaire de frapper les imaginations. Il veut être sacré par le Pape. Les « miracles de sa vie » doivent dépasser tout ce que l'on a vu jusqu'alors. Le petit officier de fortune doit non seulement égaler Charlemagne, mais obtenir du Souverain Pontife qu'il se dérange pour venir le consacrer à Paris. Cafarelli, envoyé à Rome, obtient l'assentiment de Pie VII.

Parti de la Ville Eternelle le 2 novembre, le Saint-Père arrive à Fontainebleau le 25. Napoléon va au-devant de lui en forêt, à la croix de Saint-Hérem, sur la route de Nemours. Après deux journées de repos dans le palais de Fontainebleau alors très délabré, on part le 28 et on entre dans Paris le soir à 7 heures. Le Pape occupe le pavillon de Flore dans le palais des Tuileries. Le lendemain, toutes les cloches de Paris annoncent sa présence, et le peuple de Paris accourt dans le jardin des Tuileries, se presse en foule pour l'acclamer, le voir et demander sa bénédiction.

On s'occupe activement de la cérémonie du Sacre. Tout est prêt, quand, dans la nuit du



LE CORTÈGE DU SACRE DEVANT LE PALAIS DU TRIBUNAT (Palais-Royal). *Le Pape quitte les Tuileries vers 9 heures. Deux heures plus tard passent l'Empereur et l'Impératrice dans un splendide carrosse doré.* (Bibl. Nat.)

1<sup>er</sup> au 2 décembre, jour de la cérémonie, l'Impératrice demande une audience au Pape et lui avoue qu'elle n'est mariée que civilement.

Impossible d'ajourner le Sacre, et pourtant Pie VII, bouleversé, refuse absolument de passer outre. Jusque-là il s'est soumis à toutes les exigences, mais cette fois on le trouve sans faiblesse.

Il refuse de célébrer le Couronnement si le mariage religieux n'est pas antérieurement et immédiatement exécuté. Il est facile d'imaginer dans quelle fureur ce contretemps met Napoléon. Le matin, en grand mystère, sans aucune cérémonie, avec les témoins strictement indispensables, les époux sont unis devant Dieu par le grand-aumônier.

Le peintre Isabey a d'avance combiné et organisé la cérémonie du Sacre dans la galerie de Diane, aux Tuileries, à l'aide de petites poupées représentant chaque personnage. Malgré de grands retards, des scènes de



LE PORTE-CROIX DU PAPE, LE JOUR DU SACRE. *Le portecroix du Pape, monté sur une mule, doit le précéder. On eut grand peine, au dernier moment, à trouver un âne pour remplir le rôle de la mule.* (Bibl. Nat.)



jalousie entre l'Impératrice et ses belles-sœurs, tout se passe bien, et, dans l'épanouissement de son orgueil, Napoléon dit simplement à son frère Joseph :

« Si notre père nous voyait ! »

Il faut improviser une cour. Dès le Consulat, on a créé une étiquette. A Saint-Cloud déjà, le Premier Consul a rassemblé les anciens serviteurs de l'ancienne cour, et Joséphine a pris auprès d'elle M<sup>me</sup> Campan, première femme de chambre de Marie-Antoinette.

Malgré tout, malgré la grâce souple de l'Impératrice, le maître reste rude et la cour reste triste. Aux bals, aux diners, aux concerts des Tuileries et de Fontainebleau, ce ne sont que pierreries et chamarrures, mais rien n'est moins gai. Après l'avoir attendu très longtemps, on l'aperçoit petit, gauche, gêné, glacial. Son visage préoccupé, son ton brusque dominant tout et mettant sur tous les masques une inquiétude, et pourtant, dès qu'il est parti,



BATAILLE DE TRAFALGAR. *Par Meyer. Le vaisseau français Le Redoutable succombe sous les coups de trois vaisseaux anglais. Mais une balle, partie du Redoutable, tue Nelson, à bord du Victory. (Ministère de la Marine.)*

tout le monde s'en va.

Un jour il demande à ses intimes : « Que dira-t-on quand je mourrai ? » Chacun s'essaie à découvrir une parole flatteuse. Il interrompt ces laborieuses réponses :

« On dira : Ouf ! »

C'est en petit ce qui déjà se réalise à la cour. Il dépense 30 millions à restaurer

Fontainebleau, il y donne des fêtes et des chasses d'un luxe magnifique. Mais il déteste la chasse, les fêtes l'ennuient et sa raideur naturelle paralyse tout entrain. La manière dont il exige la gaieté suffit pour l'étouffer.

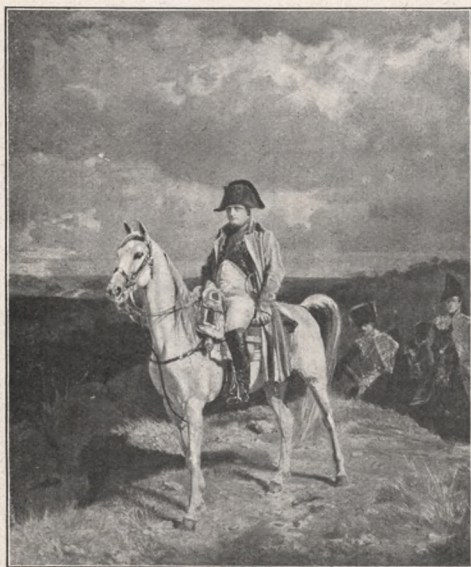
En revanche, les cérémonies publiques et militaires provoquent toujours un grand enthousiasme en même temps qu'elles manifestent un grand éclat. La présence de l'Empereur agissant de plus loin s'aurole d'un prestige qui exalte les foules. A la suite du Sacre, les fêtes se succèdent au milieu de l'allégresse générale.

Le 5 décembre, Napoléon réunit ses troupes sur le Champ de Mars et leur distribue des drapeaux surmontés de l'aigle impériale. Le 16, la ville de Paris, représentée par le préfet de la Seine, Frochot, offre à l'Empereur une fête magnifique : un dîner suivi d'un feu d'artifice, d'un concert et d'un bal. La dépense s'élève à plus de dix-sept cent mille francs.

En janvier 1805, une statue de l'Empereur, par Chaudet, placée dans la salle des séances du Corps législatif, est inaugurée en sa présence. Enfin une délégation de députés italiens vient offrir au vainqueur de Marengo la couronne d'Italie.

Le 26 mai, Napoléon est couronné dans la cathédrale de Milan. Ayant saisi la couronne de fer, il se la place lui-même sur la tête comme il a fait à Paris, et il prononce les célèbres paroles : « Dieu me l'a donnée, gare à qui la touche ! »

Eugène de Beauharnais est nommé vice-roi d'Italie.



L'EMPEREUR. *Par Meissonier. L'Empereur monte toujours un cheval blanc. On lui en dresse plusieurs que l'on habitude à rester calmes au milieu du fracas de la bataille, comme des acclamations de la foule. (Coll. du duc de Morny.)*

USTERLITZ (1804-1805). *Par Meyer. Napoléon n'oublie pas l'Angleterre. Sur la côte de la Manche 150 000 hommes travaillent avec ostentation à une expé-*





NAPOLÉON DISTRIBUE LES AIGLES À L'ARMÉE. *Par David. Au Champ de Mars, sur une estrade dressée devant l'École militaire, l'Empereur, le front lauré d'or, revêtu du grand manteau d'apparat, comme le jour du Sacre, remet lui-même les aigles aux troupes. « Soldats, dit-il, voilà vos drapeaux ; ces aigles vous serviront toujours de point de ralliement ; elles seront partout où votre Empereur les jugera nécessaires pour la défense de son trône et de son peuple. » (Musée de Versailles.)*

dition. On construit une formidable flottille de débarquement. L'amiral Villeneuve, avec l'escadre de Toulon, rallie à Cadix la flotte de l'Espagne qui vient de s'unir à la France. L'escadre de Rochefort et celle de Brest doivent les rejoindre et se porter vers les Antilles pour y attirer Nelson et la flotte anglaise pendant que l'armée française franchira le détroit du Pas de Calais et envahira la Grande-Bretagne.

Mais Villeneuve, battu à la hauteur du cap Finisterre, revient à Cadix (août 1805).

L'escadre de Rochefort a beau atteindre les Antilles et y faire une expédition brillante contre les colonies anglaises, l'Empereur est furieux. Il juge aussitôt la situation : l'expédition d'Angleterre est perdue. Sur-le-champ, sa décision est prise. Il se tourne vers le continent où l'Autriche vient de former, en août, une coalition nouvelle avec la Russie et l'Angleterre. Avec une lucidité extraordinaire, il dicte à son secrétaire un plan de campagne où ordres de marches, lieux de réunion, surprises, attaques, mouvements de l'ennemi, tout est prévu. L'armée d'Angleterre devient la

*Grande Armée* ; elle fond sur l'Autriche et tout va se réaliser exactement comme il l'a voulu.

En octobre, Napoléon entre en campagne, et frappe une série de coups si précipités et si heureux que ses soldats, pourtant habitués à vaincre, disent : « Ce n'est pas avec nos bras, c'est avec nos jambes que l'Empereur bat les Autrichiens. » Ayant passé le Rhin le 1<sup>er</sup> octobre, il est le 13 devant Ulm qui capitule le 17 avec 27 000 hommes.

Malheureusement arrive, quelques jours plus tard, la nouvelle du désastre maritime de Trafalgar (21 octobre).

Villeneuve jugeait imprudent d'exposer son escadre, mais, sur l'ordre formel de l'Empereur, il avait quitté Cadix, et la flotte française avait été anéantie à Trafalgar par la flotte anglaise. Elle perdait 18 vaisseaux et 7 000 hommes. Nelson, « qui valait une escadre », avait été frappé en pleine victoire avec 3 000 de ses hommes. Traité de lâche par Napoléon, Villeneuve se tua.

Mais les succès se poursuivent en Autriche ; l'armée entre à Vienne le 13 novembre, et, le 2 décembre, se lève le soleil d'Austerlitz.





BATAILLE D'AUSTERLITZ. *Par Gérard. Le général Rapp, après une charge héroïque, vient tout sanglant, son cheval couvert de blessures, annoncer le succès de sa cavalerie et la défaite de la Garde russe. Parmi les mameluks, ramenés d'Égypte, qui ont chargé, il en est un qui, à trois reprises, rapporte à l'Empereur un étendard russe. (Musée de Versailles.)*

La veille, remarquant de loin les mouvements des troupes ennemies, Napoléon annonce : « Avant demain soir, cette armée est à moi. »

Dans la soirée qui précède la bataille, comme il visite incognito les bivouacs, il est reconnu. Aussitôt les soldats enflamment d'innombrables fanaux de paille et, dans des lueurs d'apothéose, saluent l'Empereur de leurs acclamations en lui promettant de fêter le 2 décembre, anniversaire de son couronnement, par une éclatante victoire.

Cette célèbre bataille est souvent appelée la bataille des trois Empereurs, Napoléon ayant en face de lui François II, empereur d'Autriche, et Alexandre I<sup>er</sup>, empereur de Russie.

L'action n'est pas engagée depuis une

heure que la gauche de l'ennemi est enfoncée. A une heure de l'après-midi, la victoire est certaine et pas un homme de la réserve n'a encore bougé. A un moment, 20 000 Russes sont poussés et noyés dans les glaces des étangs.

Après la victoire, Napoléon dit à ses troupes : « Soldats, je suis content de vous... Vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire... Il vous suffira de dire : J'étais à Austerlitz ! pour que l'on réponde : Voilà un brave ! »

60 000 Français battent une armée composée de 80 000 Russes et de 25 000 Autrichiens. Il décrète que les canons pris à l'ennemi seront fondus pour élever à Paris une colonne sur la place Vendôme, en l'honneur de la « Grande Armée ».

Le lendemain de la victoire, l'Empereur François demande une entrevue avec Napoléon. Il convient que les Anglais sont des marchands qui mettent en feu le continent pour s'assurer le commerce du monde. Il affirme que la France a raison et l'Angleterre tort.

Napoléon, de son côté, veut bien laisser les Russes se retirer sans achever de les poursuivre. « Cet homme me fait faire une faute, dit-il en quittant le monarque autrichien, car j'aurais pu suivre ma victoire et prendre toute l'armée russe et autrichienne ; mais enfin quelques larmes de moins seront versées. »

Le 27 décembre est signé le traité de Pres-



« MON EMPEREUR, C'EST LA PLUS CUITE. » *Lithographie de Raffet. Un brave grenadier offre une pomme de terre à l'Empereur, l'idole de ses soldats auxquels il aime à se mêler autour des feux de bivouac. (Bibl. Nat.)*





BATAILLE D'IÉNA. ▀ Par Horace Vernet. Cette bataille coûta à l'ennemi 20 000 tués ou blessés. Le peintre a représenté Napoléon passant, accompagné de Murat et de Berthier, devant la Garde à pied. Un soldat s'écrie : « En avant ! » L'Empereur se retourne : « Ce ne peut être qu'un jeune homme qui n'a pas de barbe qui peut préjuger de ce que je dois faire. Qu'il attende d'avoir commandé dans trente batailles rangées avant de prétendre me donner des conseils. »

bourg. Les États vénitiens sont réunis au royaume d'Italie. Les électeurs de Bavière et de Wurtemberg reçoivent la couronne royale et entrent dans le système de l'Empire.

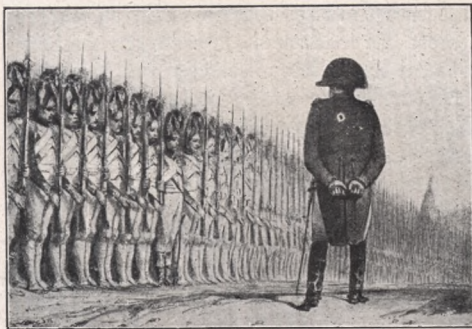
De nouvelles conquêtes apportent en Italie de nouveaux royaumes. L'armée s'empare du royaume de Naples, et Joseph Bonaparte devient roi des Deux-Siciles. Au nord, la République Batave s'écroule à son tour et Louis Bonaparte est proclamé roi de Hollande. Époux d'Hortense de Beauharnais, fille de l'impératrice Joséphine, il doit, deux ans plus tard, le 20 avril 1808, avoir un fils, le futur Napoléon III.

Au delà des frontières mêmes de l'Empire, les États voisins s'effritent comme sous une influence dissolvante. Le 1<sup>er</sup> août, à la diète de Ratisbonne, quatorze princes allemands déclarent se séparer du corps germanique.

**IÉNA (1806).** ▀ ▀ Mais la paix ne dure pas longtemps. Une quatrième coalition se prépare contre la France entre la Russie, l'Angleterre et la Prusse où règnent le roi Frédéric-Guillaume III et la reine Louise-Amélie.

Un moment on a pu espérer qu'une paix générale s'établirait. Fox, alors au pouvoir en Angleterre, a des relations de sympathie avec l'Empereur. Des négociations sérieuses se sont engagées entre la France et l'Angleterre. La mort de Fox les rompt ; l'esprit d'hostilité reprend le dessus dans la diplomatie de l'Europe. La guerre éclate.

Napoléon se tourne d'abord contre la



L'INSPECTION. ▀ Par Raffet. Entre les soldats au port d'armes et Napoléon, des paroles comme celles-ci s'échangeaient : « De quel pays es-tu ? — Sire, quand je vois le drapeau, je vois le clocher de ma paroisse. » (Bibl. Nat.)





COLONNE VENDÔME. *Par Denon, Gondouin et Lepère. Achevée en 1810. (Cl. Neurdein.)*

Prusse. Il la bat coup sur coup à Schleitz (9 octobre), à Saalfeld (10 octobre), où est tué le prince Louis de Prusse, et à Iéna (le 14 octobre). Le même jour, Davout est vainqueur de son côté à Auerstaedt.

Durant la bataille d'Iéna, tandis que leurs camarades marchent au combat aux cris de « Vive l'Empereur ! », les grenadiers de la Garde s'impatientent de rester inactifs. Un soldat dit : « En avant ! »

— « Qu'est-ce ? prononce l'Empereur. Ce ne peut être qu'un jeune homme qui n'a pas de barbe au menton qui peut préjuger de ce que je dois faire. Qu'il attende d'avoir commandé dans trente batailles rangées avant de prétendre me donner des conseils. »

Cette victoire coûte à l'ennemi 20 000 tués ou blessés, 30 000 à 40 000 prisonniers parmi lesquels 20 généraux, 25 à 30 drapeaux, 300 pièces de canon.

La capitulation d'Erfurt avec 14 000 Prussiens et un parc de 100 pièces d'artillerie suit de près la victoire d'Iéna.

L'Empereur arrive à Potsdam et parcourt le palais de Sans-Souci. Il s'arrête pendant quelque temps dans la chambre du Grand Frédéric restée comme au jour de sa mort. Le lendemain, il visite son tombeau et prend son épée qu'il envoie aux Invalides.

Moins d'un an après la prise de Vienne, le 27 octobre, il entre à Berlin, entouré par ses maréchaux Berthier, Davout, Augereau, son maréchal du palais Duroc et son grand-écuyer Caulaincourt. La population, accourue en foule, accueille le vainqueur de l'Europe avec de vives démonstrations d'admiration et de respect, et le prince d'Hatzfeld accepte d'être le gouverneur de



ENTREVUE DE NAPOLÉON ET DE FRANÇOIS II APRÈS AUSTERLITZ. *Par Gros. La rencontre eut lieu, le 4 décembre, près d'Austerlitz, entre les avant-postes français et autrichiens. Napoléon arriva le premier. (Musée de Versailles.)*

Berlin au nom des Français. Avec la fourberie de sa race, il n'en adresse pas moins au roi de Prusse des renseignements sur les mouvements des troupes françaises. Une de ses lettres à Blücher est saisie. On l'arrête.

Sa femme, qui ignore les motifs de cette arrestation, court se jeter aux pieds de Napoléon. Montrant la lettre qui prouve que le gouverneur a recherché la confiance des Français dans le dessein de les trahir, l'Empereur demande : « Madame, reconnaissez-vous l'écriture de votre mari ? »

Elle n'a pas la force de nier. D'autant plus touché que la pauvre dame est dans une situation de santé intéressante, Napoléon lui dit : « Eh bien, madame, brûlez cette lettre ; je ne pourrai plus faire condamner votre mari ! »

De nombreux écrits et des gravures populaires ont célébré cet acte de clémence.

Les lieutenants de Napoléon achèvent de poursuivre l'armée prussienne, de la détruire et de s'emparer des villes et des places fortes. En un mois, du 8 octobre au 8 novembre, la monarchie prussienne est anéantie.

Un officier prussien écrit à cette date :

SIGNATURE DE NAPOLÉON EN 1805.

« S'il ne fallait que se servir de nos bras contre les Français, nous serions bientôt vainqueurs. Ils sont petits, chétifs ; un seul de nos Allemands en battrait quatre ; mais ils deviennent au feu des êtres





EYLAU. *Par Gros. Ce tableau, commandé à Gros en 1807 à la suite d'un concours, représente Napoléon visitant le champ de bataille, couvert de morts, le lendemain de la victoire, et prononçant ces paroles : « Si tous les rois de la terre pouvaient contempler un pareil spectacle, ils seraient moins avides de guerres et de conquêtes. » (Musée du Louvre.)*

surnaturels. Ils sont emportés par une ardeur inexprimable dont on ne voit aucune trace chez nos soldats. »

Il faut se dire aussi qu'ils sont conduits par des chefs capables et surtout par un chef suprême, entraînant et irrésistible, l'Empereur, qui par son extraordinaire ascendant est devenu l'idole de ses soldats.

## BLOCUS CONTINENTAL.

■ ■ Napoléon est encore à Berlin que, la Prusse vaincue, il se prépare à combattre l'Angleterre. Il sait qu'il doit désormais, depuis l'échec du camp de Boulogne et le désastre de Trafalgar, renoncer à l'attaquer sur mer. Il veut la vaincre sur le continent. Le 21 novembre, il promulgue le fameux décret du *Blocus continental*.

L'Angleterre bloque les côtes de l'Océan, en interdit l'approche aux puissances neutres. Napoléon riposte. A la tyrannie sur l'Océan, il répond en fermant le continent. Tout commerce avec les îles Britanniques est interdit.

Toutes les marchandises anglaises sont confisquées ; tout Anglais sur le continent devient prisonnier de guerre. Les lettres mêmes sont saisies.

Cette mesure ne peut réussir à affamer l'Angleterre que si toutes les côtes de l'Europe obéissent aux ordres de l'Empereur. Il y en a encore qui échappent à sa domination.

De toute façon le blocus est généralement mal accueilli et mal observé. On lui attribue des conséquences désastreuses. On a écrit que cette gigantesque machine de guerre devait





tuer un des deux adversaires, et que ce fut Napoléon qu'elle tua en lui imposant l'obligation de se rendre maître du continent tout entier pour arriver à réaliser son projet.

De ce blocus pourtant il résulta une industrie nouvelle très importante pour la France et très féconde pour ses départements du Nord ; privé du sucre de canne qui vient des colonies, on entreprend la fabrication du sucre extrait de la betterave.

**E**YLAU (1807). La Prusse battue, l'Angleterre aux prises avec le blocus, Napoléon se tourne contre la Russie. Des combats s'engagent et préparent une action décisive. Suivant son habitude, il amène l'ennemi au point où il veut le battre. Sous l'impulsion de son génie, son adversaire marche aveuglément à la défaite. Un accident cette fois retarde les événements. Un officier qui porte des ordres à Bernadotte tombe dans les mains du général russe Benningesen qui peut éviter un piège qu'on lui tend.

Il n'en est pas moins vaincu à Eylau, le 8 février 1807, dans une grande bataille qui compte parmi les plus sanglantes de notre histoire.

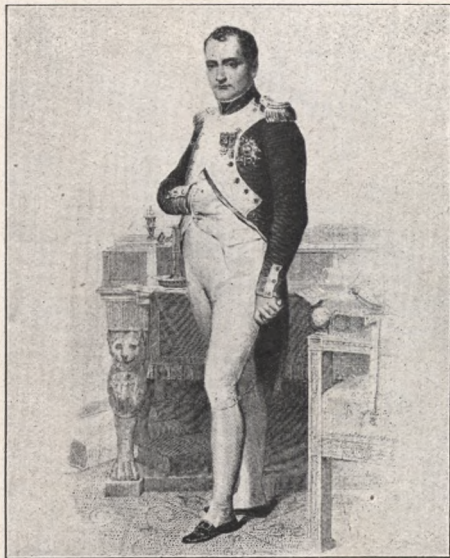
Par une glaciale journée d'hiver, dans un violent tourbillon de neige et de vent, 72000 Russes sont battus par 54000 Fran-



L'ŒIL DU MAÎTRE. Par Raffet. « Le succès, disait Napoléon, tient au coup d'œil et au moment. » (Bibl. Nat.)



« ON NE PASSE PAS. » Cette lithographie de Charlet, où la légende a transformé un fait réel, fut longtemps accrochée dans toutes les chaumières de France. (Bibl. Nat.)



NAPOLÉON DANS SON CABINET DE TRAVAIL. D'après David. Il porte l'uniforme de colonel de grenadiers : habit bleu avec pattes de parements et plastron blancs.

çais pourtant épuisés par la fatigue et par la faim. La lutte est terrible. On affirme que les bulletins officiels dissimulent les pertes énormes des Français. Ils parlent de 1900 morts et 5700 blessés, tandis que les chiffres exacts seraient 3000 morts et 15000 blessés. Les Russes auraient laissé sur le champ de ba-

taille 6000 morts et 20000 blessés.

De toute façon, le carnage que Napoléon lui-même appelle « une inutile boucherie » ne donne point les résultats que la Grande Armée a l'habitude d'obtenir de ses victoires. On va jusqu'à prononcer le mot de défaite, et Benningesen, tout en reculant, se vante de nous avoir battus.

En ce cas, il a le tort grave de laisser l'Empereur se reposer et réorganiser ses troupes au camp de Finckenstein. Il va bientôt s'apercevoir de son erreur.

Le 26 mai, la ville de Dantzig, assiégée par le général Lefebvre, capitule ; le 1<sup>er</sup> juin, les troupes françaises rentrent en campagne.

Après divers engagements, une affaire





FRIEDLAND. *Par Meissonier. L'Empereur, au milieu de son état-major, salue les cuirassiers de Grouchy qui s'élancent pour charger. A la suite de la victoire de Friedland, le Tsar et le roi de Prusse demandèrent un armistice à Napoléon.*

générale s'engage à Friedland, le 14 juin.

Comme le canon commence à se faire entendre à trois heures du matin, Napoléon dit : « C'est un jour de bonheur, c'est l'anniversaire de Marengo. » La bataille ne se termine qu'à dix heures et demie du soir par la défaite des Russes, qui laissent 20 000 hommes sur le terrain du combat. La ville de Königsberg, la dernière qui restât au roi de Prusse, se rend le 16 juin, et Napoléon entre le 19 à Tilsitt, où l'empereur de Russie et le roi de Prusse lui demandent un armistice.

Le 25 juin, les trois souverains se rencontrent dans un pavillon au milieu du Niémen. La première parole de l'empereur de Russie facilite les pourparlers. « Je hais les Anglais autant que vous ! » dit-il à Napoléon. « En ce cas, répond celui-ci, la paix est faite. »

Par le traité de Tilsitt signé le 8 juillet, l'Empereur veut bien rendre au roi de Prusse une partie de ses États, mais il n'en détourne pas moins la moitié pour en former le royaume de Westphalie destiné à son frère Jérôme, et le grand-duché de Varsovie destiné au roi de Saxe. Réduite environ à 6 millions de sujets au lieu de 10 qu'elle comptait avant Iéna, la Prusse doit souscrire au blocus continental, c'est-à-dire rester fermée à la navigation et au commerce anglais. Abaissée mais non anéantie, elle se considère comme le martyr de la « patrie allemande » et conçoit pour la France une haine implacable.

Au cours de cette campagne, les pertes ont

commencé à se faire sentir en France. On les dissimule dans les bulletins, mais les deuils sont là et se voient. Quand l'ordre arrive de célébrer par des fêtes l'affreuse boucherie d'Eylau, Talleyrand prononce une phrase ironique exprimant bien le caractère tyrannique de la domination qui plane sur la France :



ENTREVUE DE NAPOLÉON ET DE LA REINE DE PRUSSE. *Par Tardieu. Avant la paix de Tilsitt, la reine de Prusse, Louise-Amélie, chercha, dans une entrevue, à obtenir pour son royaume des conditions adoucies. (Musée de Versailles.)*





« ILS GROGNAIENT ET LE SUIVAIENT TOUJOURS. » *♠ Lithographie de Raffet. Le nom de « Grognards » semble avoir été d'abord attribué aux vieux soldats qui avaient fait la campagne d'Égypte. Il s'étendit à leurs camarades. (Bibl. Nat.)*

« L'Empereur ne badine pas, dit-il, il veut qu'on s'amuse. »

On a exécuté des levées anticipées de conscrits, 80000 sur ceux de l'année 1807, 80000 sur ceux de 1808 dont 60000 entrent aussitôt en service. Il faut combler les vides, il faut aussi garnir les villes conquises. Le nombre des réfractaires et des déserteurs inquiète le chef de recrutement Lacuée. Mais, il faut le dire, le prestige de l'Empereur n'est pas atteint. A peine au corps, ceux qui sont partis à regret ne pensent plus qu'à la gloire et marchent au canon avec une ivresse joyeuse. Il leur a suffi de voir l'Empereur, d'entendre raconter par

leurs camarades les carrières éblouissantes de Murat, des Ney, des Bernadotte : ces petits paysans se transforment en héros.

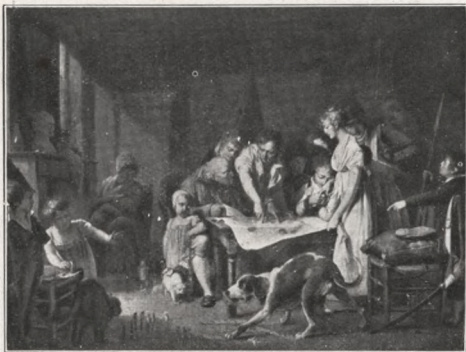
Quelques victoires, quelques triomphes encore, et des signes précurseurs de la débâcle et de la chute s'accumuleront, mais ces simples resteront fidèles à leur Empereur. Comme on l'a dit : ils grogneront, mais le suivront toujours. Ceux-là même qui se plaindront conviendront qu'ils ne peuvent faire autrement, que leur admiration devient un fanatisme qui les transforme en esclaves.

**A**FFAIRES D'ESPAGNE. *♠ ♠* Le Portugal, lié à l'Angleterre par des rapports d'affaires et lui servant d'intermédiaire avec l'Espagne, résiste aux exigences du blocus continental, d'autant plus qu'il redoute, en cas de rupture, des représailles sur sa marine et ses colonies. Napoléon envoie Junot occuper Lisbonne (30 novembre 1807).

Maître du Portugal, il veut aussi s'emparer de l'Espagne.

Profitant des dissentiments dans la famille régnante, entre Charles IV et son fils Ferdinand VII, il obtint de l'un puis de l'autre, par le traité de Bayonne (5 mai 1808), une double abdication.

Dans le même temps, la répugnance que le Pape montre à se soumettre au blocus continental trouble les rapports de l'Empereur avec le Saint-Siège, Pie VII veut rester neutre.



LECTURE DES BULLETINS DE LA GRANDE ARMÉE. *♠* Par Boilly. Dans les plus pauvres chaumières, les bulletins relatant les victoires françaises étaient attendus avec impatience et lus avec enthousiasme. (Cl. Braun.)





PAULINE, PRINCESSE BORGHÈSE. *Par Lefebvre. Célèbre par sa beauté et sa grâce élégante, Pauline Bonaparte, veuve du général Leclerc, mort de la fièvre jaune, épousa le prince Camille Borghèse (1803). (Musée de Versailles.)*



CAROLINE MURAT, REINE DE NAPLES. *Par Mme Vigée-Lebrun. Jolie, ambitieuse, la sœur de Napoléon, épouse de Murat, obtient que son mari soit maréchal, prince, grand-duc de Berg, enfin roi de Naples. (Musée de Versailles.)*

Napoléon fait occuper Rome (2 février). La Toscane a été réunie à l'Empire ; Murat reçoit la couronne de Naples, et Joseph Bonaparte est nommé roi d'Espagne (6 juin) à la place des anciens souverains Charles IV, relégué à Compiègne, et Ferdinand VII, à Valançay.

Par les réformes civiles et sociales nées de la Révolution française, loin de flatter les passions populaires espagnoles, Napoléon les froisse. Une insurrection générale s'organise dans la Péninsule « au nom du Christ et du roi Ferdinand ». Des *juntas* se forment, les monastères, les églises deviennent des sièges de conspiration. Napoléon est présenté comme l'incarnation de Satan sur la terre. Un catéchisme de haine se répand et se répète : « Est-ce un péché de mettre un Français à

mort ? — Non, mon père : on gagne le ciel en tuant un de ces chiens d'hérétiques. » Des bandes de partisans appelés les *guerrillas* parcourent le pays, qui se prête admirablement à une lutte de trahison et d'embuscades. Les batailles rangées sont défavorables à ces troupes irrégulières : Bessières gagne la victoire de Medina del Rio Seco et Moncey entre à Valence ; mais le général Dupont se fait

étourdir cerner dans Baylen, où il capitule avec un corps d'armée de 18 000 à 20 000 hommes qui, enfermés dans l'île de Cabrera, y meurent misérablement.

Ce désastre a un retentissement énorme ; il apprend à l'Espagne et aussi à l'Europe que l'armée française n'est pas invincible.

Joseph épouvanté se retire à Vitoria et, six semaines après, Junot signe avec le général anglais Wellesley la con-



ATTAQUE D'UN CONVOI EN ESPAGNE. *Par Aquarelle du général Lejeune. Napoléon convenait que la guerre d'Espagne l'avait perdu et que tous ses désastres se rattachaient à cette expédition. (Coll. du baron Lejeune.)*



vention de Cintra, convention honorable malgré tout, puisqu'elle rapatrie en France, sur des vaisseaux anglais, 20 000 hommes avec armes et bagages et la liberté de servir ultérieurement.

Napoléon n'en est pas moins résolu à rétablir son frère à Madrid. Auparavant il veut prouver au reste de l'Europe qu'il n'a rien perdu de son autorité et de sa puissance.

Se méfiant de la Prusse, regrettant de ne l'avoir pas totalement anéantie, il lui impose par la Convention de Paris (septembre 1808) l'obligation de réduire pendant dix ans son armée à 40 000 hommes. Il ne se doute pas que la Prusse va renouveler chaque année ses 40 000 hommes qui deviendront ainsi 400 000 en état de combattre.

En même temps, désireux d'éblouir ses peuples et ses alliés, il se rencontre à Erfurt, 27 septembre, avec le tsar Alexandre et tous les princes de la Confédération du Rhin. Dix-



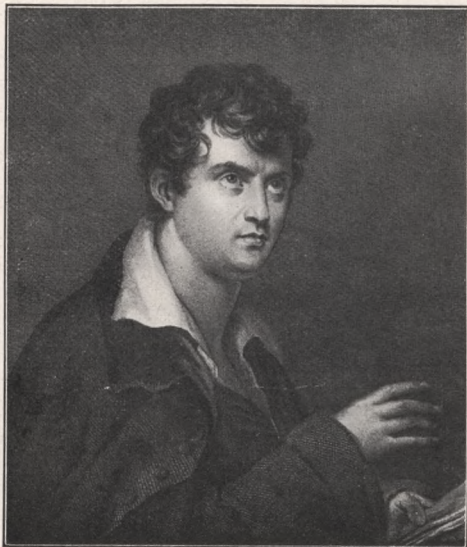
REDDITION DE MADRID (1808). *Par Gros. 40 000 paysans et 8 000 soldats se défendaient avec 100 canons. Mais le palais Buen Retiro ayant été pris, la ville capitule le 4 décembre. (Musée de Versailles. — Cl. Neurdein.)*

huit jours se passent en représentations et en fêtes. Talma et la Comédie Française jouent « *Levant un parterre de rois* », et Alexandre saisit l'occasion d'applaudir avec insistance le vers :  
*L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.*

Les peuples ne doivent pas tarder à s'apercevoir de la fragilité des amitiés entre souverains.

Ces figurations pacifiques terminées, l'Empereur franchit les Pyrénées à la tête de 80 000 hommes, entre en Espagne et, à coups de victoires, en moins d'un mois, du 10 novembre au 4 décembre, redevient maître de Madrid.

Les opérations militaires se poursuivent tandis qu'il réorganise l'Espagne. Les Anglais accourent du Portugal pour soutenir l'insurrection qui renaît de toutes parts. Palafox, assiégé dans Saragosse, défend la ville pendant de longs mois. Lannes arrive à s'en rendre



TALMA. *Par Gérard. Napoléon aime la tragédie et les acteurs de talent. Dans Paris, on assure qu'il demande à Talma des leçons d'attitude. L'Empereur prétend au contraire avoir donné des conseils au tragédien. (Bibl. Nat.)*



Mlle GEORGES. *Par Gérard. Un jour, l'actrice, dont un moment Joséphine fut jalouse, ayant osé demander à Napoléon son portrait, l'Empereur lui tend une pièce d'or : « Le voilà, on dit qu'il me ressemble. » (Coll. Pourtalès.)*



maître après huit mois d'investissement, vingt-huit jours de tranchées ouvertes et vingt-trois jours de bataille dans les rues où chaque maison doit être assiégée et emportée d'assaut. Les horreurs de la lutte s'aggravent d'une affreuse épidémie. 40 000 victimes gisent sur des ruines fumantes dans la capitale de l'Aragon. Rien ne lase la fureur patriotique des Espagnols. Dans toute la Péninsule nos troupes sont décimées par des attaques continuelles. On assassine chaque jour nos soldats.

**W**AGRAM. La résistance héroïque des Espagnols semble réveiller l'Europe. Une cinquième coalition se forme entre l'Autriche et l'Angleterre.

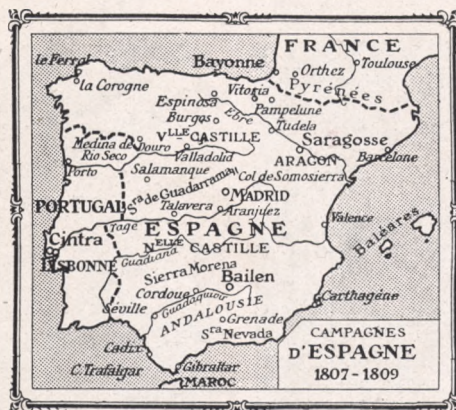
L'Autriche met en ligne plus de 500 000 hommes : la France n'en a pas la moitié à lui opposer, même en comptant les contingents de la Confédération. L'Empereur reçoit la nouvelle de la déclaration de guerre le 11 avril 1809 ; avec l'assurance prophétique qu'il doit à son génie, dès le 16 avril, il promet au roi de Bavière, chassé de Munich par l'archiduc Charles, de le ramener dans sa capitale en quinze jours. Le 25 avril, avant le dixième jour, il réalise sa promesse. A la suite de six victoires, en six jours, le roi rentre dans Munich.



NAPOLÉON BLESSÉ DEVANT RATISBONNE. *Par Gautier. Atteint par une balle au talon, l'Empereur est pansé par le chirurgien Desgenettes et remonte à cheval sur-le-champ. (Musée de Versailles.)*



PRISE DE RATISBONNE (23 AVRIL 1809). *Par Thévenin. La ville, prise d'assaut, après une bataille qui dura plusieurs jours, fut en partie incendiée. (Musée de Versailles.)*



n'ont pu avoir raison de 35 000 Français. Préoccupé du fâcheux effet moral produit par son insuccès, Napoléon veut, malgré sa position défavorable, ne pas quitter l'île de

Après avoir pris d'assaut Ratisbonne, l'Empereur annonce dans un ordre du jour à ses troupes : « Avant un mois nous serons à Vienne. » Le 10 mai suivant, moins de trois semaines après, il atteint la capitale de l'Autriche et, deux jours plus tard, il prend la ville à la suite d'un bombardement de quelques heures.

La campagne a été brillante jusque-là. Voulant poursuivre ses succès, atteindre l'archiduc Charles au delà du Danube, l'Empereur fait occuper la grande île de Lobau et essaie de déboucher sur la rive droite (21 et 22 mai). L'action est engagée par Masséna dans Aspern et par Lannes dans Essling, quand, vers sept heures du matin, une crue subite du fleuve détruit le pont sur la rive droite, isole et sépare les troupes engagées. Les Français, qui perdent le maréchal Lannes frappé mortellement, ne cèdent pas, bien que l'ennemi enhardi veuille profiter de ses avantages. La victoire reste indécise ; des deux côtés on se l'attribue. L'Europe y voit un échec, bien qu'elle ne puisse manquer de constater que, ce jour-là, 100 000 Autrichiens



Lobau, en aval de Vienne. Il s'y fortifie et s'entête à s'y maintenir pendant six semaines ; le 6 juillet, après avoir franchi le Danube, il livre la bataille de Wagram qui est la revanche d'Essling comme Friedland a été celle d'Eylau.

L'ennemi, battu et en retraite, demande une suspension d'armes ; des négociations de paix s'entament, et trois mois plus tard, le 14 octobre, est signé le traité de Vienne.

L'Autriche adhère au blocus continental et cède à la France les provinces de l'Adriatique dites provinces Illyriennes.

Le jour même de la victoire de Wagram, le pape Pie VII, enlevé la nuit précédente du château Saint-Ange par le général Radet, erre de ville en ville à travers l'Italie, sous la garde d'une escorte de gendarmes.



L'ILE DE LOBAU. *♠* Napoléon-visite dans l'île de Lobau les blessés de la bataille d'Essling et les félicite de leur courage. Il fit fortifier l'île et s'y maintint du 22 mai 1809 au 5 juillet. (Cl. Neurdein.)



« LA MAIN, VOLTIGEUR ! ». PASSAGE DU DANUBE. *♠* Par Raffet. La bataille de Wagram est précédée du passage du Danube, durant la nuit du 4 au 5 juillet 1809, par divers ponts improvisés. (Bibl. Nat.)



NAPOLÉON LA VEILLE DE WAGRAM. *♠* Par Bœhn. Napoléon convient qu'il dort sur le champ de bataille non seulement la veille, mais durant la bataille même. « Je dors où et quand je peux, » dit-il. (Musée de Versailles.)



BATAILLE DE WAGRAM. *♠* Par Horace Vernet. Cette bataille, disputée avec acharnement, dura deux jours ; elle mit fin à la campagne de 1809, l'ennemi, battu, ayant demandé une suspension d'armes suivie de négociations. (Musée de Versailles.)

Le 17 mai précédent, un décret daté de Vienne a réuni les États romains à l'Empire.

Le Pape conserve le droit de résider à Rome, mais Napoléon révoque la donation faite à « l'évêque de Rome par Charlemagne, son illustre prédécesseur ». Le Pape, retiré dans le château Saint-Ange, a répondu par l'excommunication de l'Empereur (11 juin). Un mois plus tard le général Radet recevait l'ordre de transférer Pie VII à Savone (6 juillet). Il y restera trois ans, puis sera emmené en France et tenu prisonnier pendant dix-neuf mois, du 9 juin 1812 au 22 janvier 1814 dans le château de Fontainebleau.

Bien que l'Angleterre lui échappe, malgré certaines menaces qui se dessinent à l'horizon, Napoléon est, à cette date, plus puissant qu'il





REVUE SOUS L'EMPIRE. *Par Bellangé. Ce tableau, tout illuminé de soleil et rempli d'animation, montre l'enthousiasme des Parisiens assistant au défilé des troupes impériales. Au fond, devant le pavillon central des Tuileries, on voit Napoléon sur son cheval blanc. En avant, se dresse l'arc de triomphe du Carrousel élevé à la gloire de la Grande Armée par l'ordre de l'Empereur, sur le modèle de l'arc de Septime Sévère à Rome, d'après les dessins de Percier et Fontaine. (Musée du Louvre.)*

n'à jamais été, plus puissant qu'il ne sera jamais. Par lui-même, par ses parents, par ses vassaux, il commande à plus de 70 millions de sujets. L'Empire français va compter 132 départements qui s'étendront de Cadix à Hambourg. Ses frères Joseph et Jérôme règnent sur l'Espagne et sur la Westphalie, son beau-frère Murat est roi de Naples. Les empereurs ses ennemis sont devenus ses amis, et le Pape qui a voulu l'excommunier est en prison.

A Rome, comme partout ailleurs sur le continent, il est le maître,

En pensant à cette heure de domination et à la chute qui s'annonçait prochaine, Victor Hugo, dans son style exalté de poète, a pu lancer la phrase célèbre : « Napoléon gênait Dieu ! »

**L**E DIVORCE (1809). Depuis longtemps Napoléon songe à s'assurer une dynastie. De Joséphine il sait ne plus pouvoir obtenir un héritier. Il est résolu au divorce.

Il a d'abord été l'époux passionné, exigeant, jaloux. Joséphine, légère jusqu'à l'imprudence, a provoqué les médiances des frères et sœurs de Bonaparte, déjà mal disposés à l'égard de celle qu'ils appellent *la vieille*.

Au retour d'Egypte, le général n'a pas eu la force de réaliser une rupture qu'il avait décidée. Il a été repris « au charme incomparable qu'elle avait dans les larmes ».

Vient le Consulat, parade brillante et heureuse pour Joséphine qui règne aux Tuileries comme à la Malmaison dans l'intimité, conduisant et guidant l'en-







JOSÉPHINE A LA MALMAISON. *Par Prud'hon. Retirée à la Malmaison, elle conserve le titre et le rang d'impératrice et reçoit une liste civile de 2 millions.* (Musée du Louvre.)

tourage du Premier Consul, le préparant au rôle qui s'annonce déjà, à cette cour qui va naître. Devenue Impératrice, après une crise nouvelle dont elle a encore triomphé, elle achève par sa grâce et sa beauté l'œuvre de civilisation de ces guerriers et de leurs épouses et gagne la foule, par son sourire et sa bienveillance comme par son charme, dans l'éclat des fêtes officielles. Mais la question de la postérité se pose de plus en plus. En 1809, après



SCÈNE DU DIVORCE. *Par Chasselot. Napoléon ayant annoncé à l'Impératrice sa volonté de divorcer, elle s'évanouit. L'Empereur appelle alors le préfet du palais Bausset qui aide à la transporter dans ses appartements.* (Bibl. Nat.)

la campagne d'Autriche, l'Empereur prend formellement le parti du divorce.

Joséphine le connaît trop pour ne pas avoir deviné ses projets. Le 30 novembre, à la suite d'un diner où ils ont paru, lui sombre et préoccupé, elle triste et silencieuse, la terrible question est abordée dès qu'ils sont seuls. Joséphine accepte le divorce qui est ratifié par le Sénat. Elle quitte aussitôt les Tuileries et se retire à la Malmaison.



CHATEAU DE LA MALMAISON. *La chambre à coucher de Joséphine.*

**M**ARIE-LOUISE (1810). *Le divorce acquis, l'Empereur s'occupe de choisir une nouvelle impératrice. Il pense d'abord à une sœur du tsar, la grande-duchesse Anne. Mais M. de Narbonne, ambassadeur à Vienne, lui apprend que l'Empereur d'Autriche serait charmé de lui voir épouser une princesse autrichienne, sa fille, l'archiduchesse Marie-Louise.*

Ce n'est plus l'illusion que lui avait donnée Joséphine d'entrer dans le monde des anciennes cours : il va entrer dans la famille des rois. Le petit officier de fortune devient le parent des Bourbons et des Habsbourgs. Sa future femme étant nièce du roi et de la reine de France, il pourra dire : *Mon oncle*, en parlant de Louis XVI et *Ma tante*, en parlant de Marie-Antoinette.

Aussitôt son impatience est remarquée de son entourage. Il presse les préparatifs, s'écrie : « Qu'on les brûle ! » lorsqu'on lui parle des



JOSÉPHINE SIGNE L'ACTE DE DIVORCE. *Lithographie de C. Motti. La scène, singulièrement émouvante, se passe en décembre 1809 aux Tuileries, en présence des membres de la famille impériale.* (Bibl. Nat.)





CHAMBRE A COUCHER DE L'EMPEREUR, A FONTAINEBLEAU. *■* Napoléon est frileux ; presque été comme hiver, dans les vastes salles des palais impériaux, il fait allumer des feux que Marie-Louise ordonne d'éteindre. (Cl. Neurdein.)

énormes tableaux qui occupent la salle du Louvre destinée à la cérémonie, prend des leçons de danse, se fait faire des chaussures qu'il veut très fines, un costume magnifique qu'il ne peut garder. L'archiduchesse approche. Elle est à Vichy, à Soissons. L'entrevue doit avoir lieu le 28. Il ne peut attendre. Il part dès le 27 avec Murat, sans escorte, par la pluie, rencontre la berline de voyage, saute dedans tout trempé par l'averse. La voiture repart sur-le-champ, passe devant villes, villages et populations qui attendent, ne s'arrête qu'à Compiègne, à neuf heures du soir. Réceptions, discours, compliments sont supprimés ou écourtés.... Peu lui importe.

Le 1<sup>er</sup> avril, le mariage civil est célébré à Saint-Cloud et, le lendemain, le mariage reli-

gieux a lieu dans une salle du Louvre transformée en chapelle. La bénédiction nuptiale est donnée par le cardinal Fesch, grand-aumônier de la Cour.

Le 1<sup>er</sup> juillet suivant, durant une fête à l'ambassade d'Autriche, le feu prend à la salle de bal, plusieurs personnes périssent dans l'incendie. L'Empereur saisit lui-même l'Impératrice dans ses bras et l'emporte hors du palais. On rappelle aussitôt que de graves sinistres ont



PORTRAIT DE L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE. *■* Par Gérard. Elle a dix-huit ans, l'Empereur en a quarante et un, Mais il semble rajeuni, se montre galant, plein d'attentions, s'amuse à des gamineries d'enfant. (Musée de Versailles.)

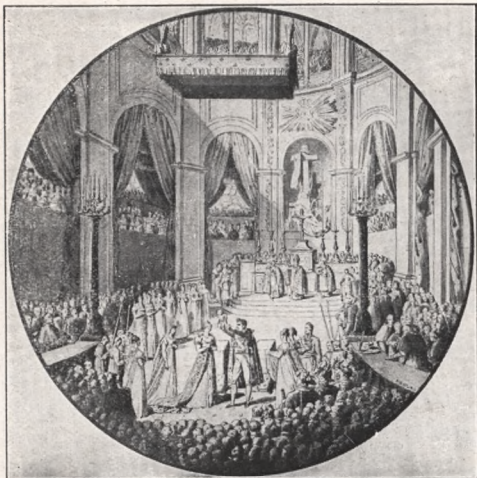


MARIAGE DE NAPOLÉON ET DE MARIE-LOUISE AU LOUVRE. *■* Par Rouget. L'Empereur et l'Impératrice sont couverts de diamants. La cérémonie se développe dans le faste le plus éblouissant. (Musée de Versailles.)

aussi troublé les fêtes du mariage de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

Qui est la nouvelle Impératrice ? Une véritable Allemande, grande pour une femme, assez forte de poitrine, blonde, gauche et sans grâce, avec les yeux d'un bleu de faïence, les lèvres fortes et le menton lourd. D'esprit borné, de cœur froid, dépaycée auprès d'un homme qu'elle a appris à détester et qu'on lui ordonne de subir, elle se soumet avec passivité. Son éducation bourgeoise et sans luxe, son instruction littéraire presque nulle, sa pratique des arts d'agrément, dessin et musique, ne





BAPTÊME DU ROI DE ROME. *Par Isabey. Il a pour parrain son aïeul, l'empereur d'Autriche.* (Musée de Sèvres.)

la sortent pas de la parfaite médiocrité.

Le 20 mars 1811 naît le Roi de Rome. Les couches ont été difficiles. Le docteur Dubois s'est montré très inquiet. On a craint pour la vie de la mère ou de l'enfant. Lorsque l'enfant arrive, on le croit mort. « L'arrivée au monde



BERCEAU DU ROI DE ROME, *Offert à Napoléon par la Ville de Paris, en 1811; dessiné par Prudhon et exécuté par Odiot et Thomire.* (Propriété du Gouv. autrichien.)

du Roi de Rome, dit Bourrienne, fut saluée par un enthousiasme général, et jamais enfant ne vit le jour environné d'une aussi brillante auréole de gloire. » Le baptême a lieu à Notre-Dame le 9 juin. Ce jour-là le peuple de Paris peut contempler sur les lèvres de l'Empereur son sourire si rare et si fugitif.

Le jeune prince reçoit pour gouvernante la comtesse de Montesquiou qui, pleine de cœur et d'énergie, se dévoue à l'enfant que sa mère traite avec indifférence. L'Empereur, au contraire, chérit l'héritier si longtemps désiré.



LE ROI DE ROME. *Par Gérard. Il occupe, avec sa gouvernante, le rez-de-chaussée des Tuileries. Souvent, des curieux cherchent à le voir par les fenêtres.* (Musée de Versailles.)

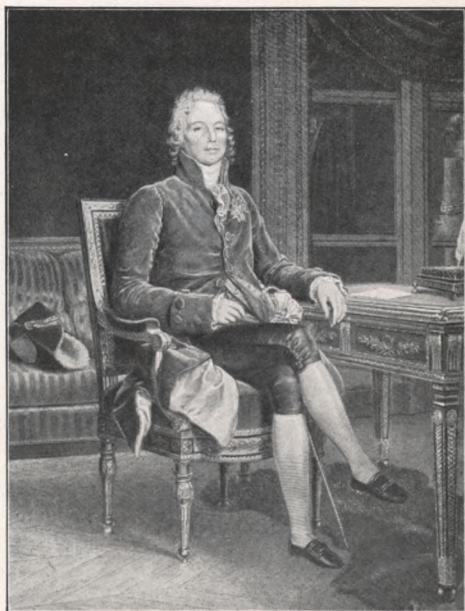
**L**A VIE CIVILE. *Par Gérard.* Dans ce mouvement qui, parti de l'anarchie, aboutit au despotisme militaire, l'armée absorbe presque toute l'activité française. L'Université impériale, tenant à la fois de l'armée et du couvent, prépare des soldats : « Sous Napoléon, écrit La Fayette, on disait : Un tel est passé roi à Naples, en Hollande, en Suède, en Espagne, comme autrefois on disait des mêmes hommes : il est passé sergent dans telle compagnie. » Ceux que le pouvoir ou l'ambition ne font pas soldats deviennent des fonctionnaires qui régissent les pays conquis.



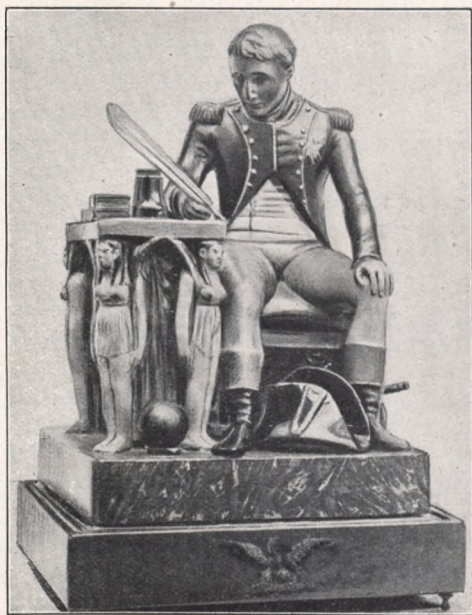
Néanmoins, Napoléon dit : « Désormais la carrière est ouverte aux talents. » Lorsqu'en 1802, il a fondé l'ordre de la Légion d'honneur, il a déclaré : « Cette institution efface les distinctions nobiliaires qui plaçaient la gloire héritée avant la gloire acquise, et les descendants des grands hommes avant les grands hommes. » Il dit encore : « Nous sommes 30 millions d'hommes mus par les lumières, la propriété et le commerce. Trois ou quatre cents militaires ne sont rien auprès de cette masse. Outre que le général ne commande que par les qualités civiles, dès qu'il n'est plus en fonction, il rentre dans l'ordre civil. L'armée c'est la nation.... Si la Légion d'honneur n'était plus la récompense des services civils comme des services militaires, elle cesserait d'être la Légion d'honneur. »

Mais les talents doivent se soumettre à sa volonté. Il se méfie des esprits qui pensent et raisonnent, des hommes qui écrivent et qui parlent. Il les appelle songe-creux, idéologues. Sa plus violente injure est le mot : *avocat* !

Il dit : « Je veux qu'on puisse couper la langue à un avocat qui s'en sert contre le gouvernement. » Les médiocres se soumettent, mais d'autres lui échappent. Il le sait. « J'ai



TALLEYRAND. *Par Gérard. Cet ancien évêque d'Autun, célèbre par son esprit mordant, devenu ministre sous l'Empire, est une des figures les plus curieuses du régime.* (Bibl. Nat.)



STATUETTE DE NAPOLÉON EN BOIS PEINT. *Le culte de Napoléon répand son image sous les formes les plus populaires. On a découvert son buste dans une pagode de Chine.*

pour moi, dit-il, la petite littérature et contre moi la grande. » Cette grande, c'est Chateaubriand, c'est Mme de Staël. Chateaubriand, ancien émigré, admire le Premier Consul, mais se détache de lui après l'exécution du duc d'Enghien. Mme de Staël, fille de l'ancien ministre Necker, l'inquiète par son caractère ardent. Il l'exile.

Malgré tout, des intellectuels, des savants, des inventeurs, brillent librement. Ils lui échappent ou il les encourage, les jugeant sans danger. Ce sont des philosophes : Joseph de Maistre, Maine de Biran, Bonald ; des savants : Monge, Laplace, Berthollet, Arago, Cuvier, Saussure, Bichat, Larrey, Dupuytren ; des musiciens : Méhul, Spontini, Grétry ; des inventeurs : Jacquart, Oberkampf, Carcel ; des sculpteurs : Bosio, Lemot. Dans les arts, il trouve de bons collaborateurs de sa gloire qui le satisfont en le célébrant : les architectes Percier, Fontaine, Chalgrin, les peintres David, Gros, Prudhon, Isabey et leurs élèves.

Il semble que Paris, dont il se vantera d'avoir voulu faire la capitale de l'Europe, ait dû profiter de ses faveurs. Il n'en est rien. L'esprit frondeur du Parisien lui déplaît. Il le redoute. Il aura bientôt le projet d'un magni-



fique palais du Roi de Rome qui, des hauteurs du Trocadéro actuel, n'aurait été qu'une forteresse régnant sur Paris. La population reste stationnaire ; elle faiblit même, et passe de 600 000 en 1810, à 530 000 en 1813.

## CAMPAGNE DE RUSSIE (1811-1812).

Le Tsar Alexandre, qui gardait rancune à Napoléon de ce que celui-ci, en 1809, avait refusé de laisser jamais les Russes s'établir à Constantinople, mécontent d'autre part, de ne pouvoir obtenir la promesse que le royaume de Pologne ne serait jamais rétabli, viole le blocus continental, se rapproche de l'Angleterre et entreprend des armements considérables, tout en protestant de ses intentions pacifiques. Napoléon répond en armant à son tour. Dès 1811, chacun se prépare à la guerre.



CHATEAUBRIAND. Par Girodet. Le Génie du Christianisme, de Chateaubriand, a réveillé le sentiment chrétien chez les écrivains comme dans le public. Napoléon favorisa son influence au moment du Concordat. (Musée de Saint-Malo.)



MME RÉCAMIER. Par David. Mme Récamier, grande amie de Mme de Staël et de Chateaubriand, est la beauté la plus célèbre de l'époque. (Musée du Louvre.)

Cependant l'entourage de Napoléon aspire à la paix. Parents, amis, généraux, se préoccupent d'un avenir qui est le leur en même temps que le sien. Toutefois l'Empereur a des pensées et des paroles dangereuses par leur exaltation. « Je ne suis pas né sur le trône ; je dois m'y soutenir comme j'y suis monté, par la gloire ; il faut que je

monte sans cesse ; si je m'arrête, je suis perdu. » Ses intimes s'inquiètent et redoutent son entraînement.

Napoléon entre en campagne avec une formidable armée de 533 000 hommes où l'on compte un contingent allié de 20 000 Italiens, 80 000 Allemands de la Confédération, 30 000 Polonais, 30 000 Autrichiens, 20 000 Prussiens. Les Russes ne réunissent guère que 260 000 combattants, mais ils ont un allié formidable dans « le général Hiver ».

En effet, Napoléon attaque trop tard, en juin seulement. On lui reproche aussi de ne pas se faire devancer par ses convois de vivres et de munitions au lieu de s'en faire suivre.

Ayant quitté Paris le 9 mai 1812 avec l'Impératrice Marie-Louise, Napoléon se complaît jusqu'au 29 mai à Dresde dans un état-major de princes alliés, empereur d'Autriche, roi de Prusse, roi de Saxe, qui l'entourent d'hommages.

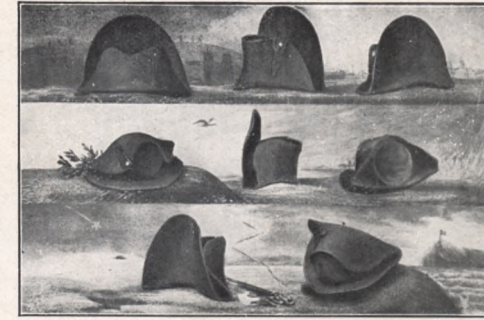
Dès le début de la campagne, les souffrances de l'armée commencent. On parle beaucoup de la retraite de Russie, on ne parle pas assez de cette marche longue et pénible avec des vivres rares.

La vue de l'Empereur ranime les courages, mais il ne peut être partout. Et puis quelles difficultés pour commander cette multitude où se mêlent tous les peuples de l'Europe ! Enfin il faut le dire, les généraux se détestent, se jalourent, aigris, quelques-uns usés et même malades. Alertes, escarmouches, combats sanglants épuisent l'armée sans résultat. Des victoires livrent des villes, mais l'ennemi les brûle et se dérobe. On prend Smolensk, mais les Russes incendient les magasins sur lesquels on comptait.



Enfin une bataille sérieuse paraît se préparer lorsqu'on approche de Moscou. A Borodino, sur les rives de la Moskova, l'armée russe s'arrête et attend l'armée française. Le 7 septembre s'engage une bataille qui coûte aux Russes 60 000 hommes et aux Français 40 000. Cette sanglante et confuse affaire est une victoire pour Napoléon, mais

une victoire qui amoncelle des collines de cadavres d'une épaisseur de huit hommes, sans



LES CHAPEAUX DE NAPOLEON. *■ D'après Steuben. Par les différentes positions du chapeau et par le décor, l'artiste a symbolisé les grands moments de la vie de Napoléon, jusqu'à la captivité à Sainte-Hélène. (Musée de l'Armée.)*



MOULAGE DE LA MAIN DE NAPOLEON. *■ Il tirait orgueil de la petitesse de sa main. (Musée d'artillerie.)*

résultat sérieux. Il a répété : Ce sera la paix. Ce n'est pas encore la paix. Souffrant d'un violent rhume qui ressemble à une forte grippe, Napoléon a été ce jour-là fiévreux, inférieur à lui-même. Pourtant, le 14 septembre, ce succès permet d'atteindre Moscou. C'est un refuge en attendant les résultats de la bataille. Mais le lendemain, la ville, que l'on a trouvée presque déserte, est la proie d'un incendie

allumé par les Russes eux-mêmes sur les ordres du gouverneur Rostopchine. Plus de 20 000 malades périssent dans les hôpitaux. On doit entraîner de force l'Empereur qui habitait le palais du Kremlin. Après quatre jours de lutte contre l'incendie, les neuf dixièmes de la ville sont en cendres. L'Empereur toujours souffrant, tour à tour exalté ou assoupi, en proie à des cauchemars ou à des

la retraite est décidée.

Le 19 octobre, l'armée commence à quitter Moscou après avoir fait sauter le Kremlin. C'est alors que le général « Hiver » se montre, ajoutant un froid de 16 et 18 degrés aux horreurs de la retraite, à la faim, à la fatigue, aux attaques incessantes de Koutousof. De plus, les soldats se démoralisent à traverser les champs de carnage où, victimes inutiles, sont tombés leurs camarades, où ils tombent eux-mêmes frappés de congestion et d'inanition. Quelques

évanouissements, affecté par moments le calme, parle d'organiser des fêtes, s'occupe du Théâtre Français et signe le fameux décret de Moscou. On affirme que le Kremlin renfermait encore de quoi nourrir l'armée pendant six mois. On aurait pu passer l'hiver à Moscou. L'Empereur s'y refuse. Après de longues hésitations,



LE PETIT CHAPEAU. *■ Est aussi célèbre que la redingote grise portée habituellement par l'Empereur.*



NAPOLEON AU THEATRE DE SAINT-CLOUD. *■ Par Girodet. Ces croquis, exécutés durant la soirée du 13 avril 1812, sont les plus fidèles documents iconographiques que l'on ait sur le César en plein triomphe. (Coll. du comte d'Hunolstein.)*

hommes énergiques, Neys surtout, le « Brave des Braves », soutiennent le moral des troupes, font face à l'ennemi, résistent aux attaques, sauvent l'armée d'un désastre complet. On arrive ainsi à la Bérézina qui barre le chemin. Le brave général Eblé organise deux ponts sur le fleuve, un pour les voitures, un pour les piétons. Les pionniers tra-





PASSAGE DE LA BÉRÉZINA. *Par Faber du Faure. Tantôt les trainards s'acharnent à bivouaquer sur les bords de la rivière sans vouloir la franchir, tantôt, pris de panique, ils se précipitent vers les ponts dans une cohue effroyable.*



L'EMPEREUR PENDANT LA RETRAITE. *Par Faber du Faure. Napoléon est vêtu de la pelisse de martre-zibeline et coiffé du bonnet de velours cramoisi garni de martre qu'il porte à la Bérézina. Faber du Faure a assisté à toute la retraite.*

veillent dans l'eau glacée pendant vingt-quatre heures à dresser puis à réparer les ponts. Le désordre règne dans la foule qui se précipite pour passer. On se bouscule, on s'écrase, on se précipite dans les glaces du fleuve. L'ennemi approche, il faut en finir. Eblé attend au delà des ordres donnés, puis se décide à faire sauter les ponts, abandonnant sur l'autre rive une immense cohue de bagages, de matériel, de non-combatants que l'ennemi achève d'écraser ou de prendre.

L'effroyable désastre s'achève les jours suivants. La Grande Armée n'est pas morte,

elle se renouvellera, elle sera encore victorieuse, mais elle perd quelque chose d'irréparable, la confiance absolue en elle-même et en son chef.



RETRAITE DE RUSSIE. *Par Yvon. Ney, durant cette retraite, fit le coup de feu à l'arrière-garde comme un simple troupier. Un moment, on le crut tué. (Musée de Versailles.)*

## LES « MARIE-LOUISE » (1813).

L'Europe aussi s'aperçoit que l'Empereur n'est pas invincible. Un événement extraordinaire s'est même déroulé en plein Paris, un événement qui fait revenir précipitamment Napoléon le 20 décembre. Le général Malet, profitant des nouvelles

inquiétantes, a failli, par un coup de main, renverser le gouvernement impérial. L'Empereur



BATAILLE DE LA MOSKOWA. *Par Bellangé. Cette terrible mêlée, qui dure douze heures de charges et de canonnades, est un succès incomplet que l'intervention de la Garde aurait pu changer en déroute ennemie. (Bibl. Nat.)*



LE PORTRAIT DU ROI DE ROME. *Par Bellangé. L'Empereur, recevant de Paris, la veille de la bataille de la Moskowa, le portrait du Roi de Rome par Gérard, le fait placer en dehors de sa tente pour le montrer à sa Garde. (Bibl. Nat.)*





« VIVE L'EMPEREUR ! » ▯ Par Raffet. Parmi les blessés de la bataille de Lutzen qui acclament Napoléon, les ennemis eux-mêmes se relèvent pour le voir et le saluer. A propos de cette victoire, l'Empereur écrit : « Si tous les souverains pouvaient avoir été présents sur le champ de bataille, ils renonceraient à l'espoir de faire rétrograder l'étoile de France. » (Bibl. Nat.)

est furieux : « Un homme est-il donc tout ici ? s'écrie-t-il. Les serments, les institutions, rien ! » Aussi le bulletin relatant le désastre se termine-t-il par ces mots : « La santé de Sa Majesté n'avait jamais été meilleure, » paroles lancées à ses ennemis, mais qui révoltent les familles en deuil.

De l'armée partie pour la Russie, 45 000 hommes à peine reviennent à travers l'Alle-

magne. A la faveur de ces revers, une coalition formidable se prépare entre la Russie, la Suède et l'Angleterre. Il faut une armée nouvelle. La France a donné ses hommes, elle va donner ses enfants. N'ayant pas vingt ans, pliant sous le poids du shako, ne sachant même pas manier le fusil, ceux qu'on a nommés les « Marie-Louise » en l'honneur de l'Impératrice, égalent les grognards en intrépidité.

Le 29 avril 1813, la première fois qu'ils voient le feu, à Weissenfels, Ney, qui s'y connaît, les juge : « Ces enfants, dit-il à Napoléon, sont des héros ! Avec eux je ferai tout ce que vous voudrez. »

L'armée a tout contre elle, vivres rares, munitions épuisées, chaleur torride, bientôt pluies torrentielles, chaussures mauvaises, fusils mauvais. On marche quand même. Les vieux grognards en ont vu bien d'autres et les Marie-Louise veulent être dignes des anciens. A Lutzen (2 mai), la victoire fait dire à Napoléon : « Depuis vingt ans que je commande des armées françaises,



BATAILLE DE HANAU. ▯ Par Horace Vernet. En vain, 60 000 Austro-Bavarois voulaient arrêter la retraite des Français. A Hanau, les Bavares perdent 10 000 hommes, et les Français passent. (Bibl. Nat.)



« ATTENTION ! L'EMPEREUR A L'ŒIL SUR NOUS ! » ▯ Par Raffet. C'est à de tels soldats que pense Napoléon en 1813 quand il dit : « Je vais à Dresde seul avec mes petits conscrits, mon nom et mes grandes bottes. » (Bibl. Nat.)



je n'ai pas encore vu autant de bravoure et de dévouement. » Le 8 mai on en're à Dresde. D'autres succès suivent : le 20 et le 21 à Bautzen et à Wurstchen. Les souverains alliés, par prudence et par artifice, demandent un armistice. La lutte est suspendue, mais la trahison intervient.

Le général français Bernadotte, devenu roi de Suède, marche déjà contre la France parmi les coalisés. A présent c'est l'Empereur d'Autriche, le beau-père de Napoléon, qui se joint aux Alliés. Les conférences n'aboutissent qu'à une reprise d'armes.

Dresde est attaqué. L'Empereur y livre une grande bataille où, durant deux jours, il partage les dangers et les succès de sa jeune garde. Mais ses victoires sont annulées par les échecs de ses lieutenants sur les champs de bataille où il ne commande pas. Le général Vandamme, qui poursuit l'ennemi, est battu à Kulm (30 août) et pris avec son corps d'armée. Les défections continuent. La Bavière passe aux Alliés. Les munitions manquent. Napoléon recule jusqu'à Leipzig et, le 19 octobre, oppose son armée de 175 000 hommes aux 350 000 de la Coalition. La bataille de Leipzig, appelée « la bataille des Nations », dure quatre jours. Napoléon paraît victorieux quand l'armée saxonne tourne ses pièces de canon contre les Français. Cette trahison du dernier allié qui lui



reste en Allemagne, s'aggrave le lendemain par la rupture d'un pont que le colonel Montfort fait sauter en abandonnant à l'ennemi 150 pièces de canon et 4 corps d'armée. Le 30, la victoire de Hanau ne rétablit pas les affaires. Les plus beaux faits d'armes ne peuvent plus empêcher la débâcle. La retraite se poursuit vers le Rhin et, le 9 novembre, l'Empereur

rentre à Paris. On lui a reproché d'avoir, dans cette terrible campagne, achevé de tout perdre en voulant tout regagner d'un seul coup, au lieu de s'en tenir à sauver la France et ses frontières naturelles.

## CAMPAGNE DE FRANCE (1814).

Le 25 janvier, Napoléon quitte Paris à trois heures du matin après avoir embrassé l'Impératrice et le Roi de Rome. Il ne les reverra plus.

Il tient sous ses ordres 80 000 hommes. L'ennemi, venu de tous les coins de l'Europe, l'accable de 250 000 hommes. Il retrouve l'audace, l'activité, le génie de ses meilleures campagnes. Mais, à mesure qu'il bat et disperse une armée, des troupes fraîches la remplacent. Presque toujours vainqueur, il succombe sous le nombre.

Il bat Blücher à Saint-Dizier le 27 janvier, et, le 29 janvier, dans ce Brienne




« SIRE, VOUS POUVEZ COMPTER SUR NOUS ! » Par Raffet. Pendant la campagne de 1813 les conscrits — les « Marie-Louise » — sont admirables de bravoure. A Sainte-Hélène, Napoléon évoquait le souvenir de leur courage. (Bibl. Nat.)



EXÉCUTION DE MALET (30 octobre 1812). Gravure du temps. Le général Malet, prétendant que l'Empereur est mort en Russie, tente contre le gouvernement un coup de main qui avorte. Il est fusillé avec ses complices. (Bibl. Nat.)






1814.  Par Meissonier. De l'état-major de Napoléon, combien sont morts ! D'autres, comme Bernadotte, comme Murat, l'abandonnent ; il a encore Ney, reconnaissable à son manteau toujours jeté sur ses épaules. Mais l'Empereur n'a plus, aux yeux de ses généraux, son prestige. Ils doutent de lui, se jalouent, se dénigrent, voudraient jouir enfin de la paix. Seul, ferme en selle, il se raidit contre la défaite, admire de loin sa Garde, qui, elle, croit toujours en lui. (Musée du Louvre.)

qu'il n'a pas revu depuis sa jeunesse et où il manque de faire prisonnier son adversaire installé dans le château. Par de rapides manœuvres il isole ses ennemis pour les attaquer séparément. Il réussit à Champaubert, le 10 février, succès éclatant qui lui vaut la prise de Ousouvieff, général russe, avec 40 canons, 6 000 hommes, ses caissons et ses bagages. Le lendemain, 11, même succès à Montmirail : les Prussiens d'York et les Russes de Sacken sont


repoussés en désordre. Le jour suivant, 12, encore une victoire à Château-Thierry, puis à Vauchamps, le 14, à Mormant, le 16, enfin à Montereau, le 18, où l'Empereur, se risquant au milieu des balles, sauve l'affaire mal engagée, et obtient un triomphe.

Sous ces efforts, l'ennemi découragé recule. On veut même entamer des pourparlers. Napoléon, qui devine chez l'ennemi l'intention de gagner du temps et de réparer ses pertes, pour-



LE SOIR DE CHAMPAUBERT.  Par Charlet. Jamais Napoléon n'a été plus actif qu'en 1814. Dans cette chambre de ferme, il continue de gouverner son Empire, tout en préparant des plans de bataille. (Coll. du comte du Chaffault.)



BATAILLE DE MONTEREAU.  Par Bellangé. Les soldats murmurent de voir l'Empereur s'exposer aux balles et aux boulets. « Allez, mes amis, leur dit-il, ne craignez rien. Le boulet qui me tuera n'est pas encore fondu. » (Bibl. Nat.)



suit la lutte tout en acceptant de parlementer. Il se multiplie, va d'un corps d'armée à l'autre, court partout où le danger presse, bat Blücher le 7 mars à Craonne, reprend Reims dans la nuit du 13 au 14.

D'autre part, les prétentions des parlementaires se révèlent : ils exigent l'abandon préalable de toutes les conquêtes de la République et de l'Empire.

Et puis, dans le Midi, la France est envahie. Soult, battu à Orthez, se retire sur Toulouse. Augereau se prépare à évacuer Lyon. Bordeaux est occupé par les Anglais.

L'Empereur sent la nécessité de frapper un coup décisif. Mais l'ennemi se méfie, s'applique à laisser en contact ses diverses armées. Croyant attaquer une arrière-garde, Napoléon se trouve à Arcis-sur-Aube (20 et 21 mars) en face d'une armée trois fois plus forte que la sienne. L'héroïsme de ses troupes, comme le sien, ne suffisent pas contre le nombre. Blücher et Schwarzenberg remportent une victoire complète.

En vain il se porte en Lorraine, pour rallier les garnisons de l'Est, détruire les corps isolés, couper l'ennemi, l'inquiétude a gagné même ses officiers.

D'ailleurs, sans s'émouvoir de son mouvement, les envahisseurs marchent sur Paris. Il accourt vers la capitale, apprend en route la défaite de Fère-Champenoise et, dans la nuit du 30, reçoit la terrible nouvelle que Paris a capitulé. Après une réunion du conseil de régence au sortir de laquelle Talleyrand dit : « Maintenant, sauve qui peut ! », Marie-Louise s'est retirée à Blois, emmenant le Roi de Rome qui pleure et crie : « Mon père m'a dit de ne pas m'en aller ! »

Son père est à Fontainebleau, où il reçoit



COMBAT DE FÈRE-CHAMPENOISE. *Par Le Blant. C'est une rencontre de recrues levées en hâte avec un corps d'armée de 100 000 hommes, héroïque lutte de braves qui succombent, accablés par le nombre et privés de munitions.*

l'avis que les Alliés refusent de traiter avec lui et demandent son abdication. Il s'indigne, puis cède en sentant que ses compagnons mêmes l'abandonnent. Il écrit une déclaration par laquelle il se retire en faveur de son fils et de l'Impératrice. On exige l'abdication absolue et complète excluant du trône le prince et la famille impériale.

Révolté, Napoléon parle de reprendre la lutte. Mais Marmont vient de traiter avec l'ennemi. Cette trahison l'accable, et tous ses grands dignitaires, las et découragés, le poussent à l'abdication. Il écrit :

« Les puissances alliées ayant proclamé que « l'Empereur Napoléon était le seul obstacle au « rétablissement de la paix en Europe, l'Empereur Napoléon, fidèle à son serment, déclare « qu'il renonce pour lui « et ses enfants aux « Trônes de France « et d'Italie et qu'il « n'est aucun sacrifice, « même celui de la « vie, qu'il ne soit prêt « à faire aux intérêts « de la France.

« NAPOLÉON. »



DÉFENSE DE LA BARRIÈRE DE CLICHY PAR LE MARÉCHAL MONCEY. *Par Horace Vernet. A la tête des élèves de Polytechnique, d'Alfort et de gardes nationaux, Moncey résiste pendant quelques heures. (Musée du Louvre.)*

Le 12 avril, le comte d'Artois entre dans Paris.

La nuit suivante, l'Empereur éprouve

des nausées et des douleurs qui font croire à un empoisonnement. Il s'assoupit et se remet. La crise qu'il traverse semble être la seule cause de ce trouble nerveux.

L'île d'Elbe lui est assignée comme souveraineté avec une pension de 2 millions. Le départ est fixé au 20 avril. Dans la nuit qui précède, le vide, qui s'élargit de plus en plus autour du vaincu, s'augmente ; son valet de chambre, Constant, l'abandonne ; le fidèle mameluk, Roustan, disparaît aussi. Le mot



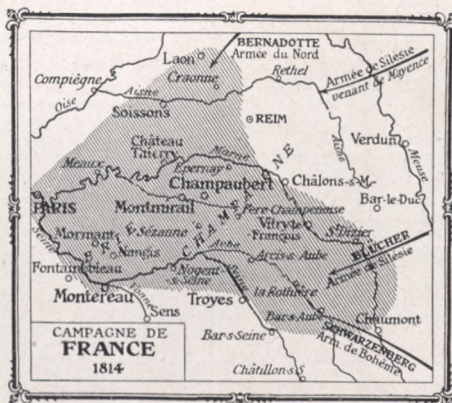


ADIEUX DE FONTAINEBLEAU. Par Horace Vernet. « Le général Petit, écrit le baron Fain, secrétaire de Napoléon, saisissant l'aigle, s'avance; Napoléon reçoit le général dans ses bras et baise le drapeau. Le silence que provoque cette scène n'est interrompu que par les sanglots des soldats.... Napoléon, dont l'émotion est visible, fait un effort et reprend d'une voix plus ferme: « Adieu encore une fois, mes vieux compagnons! Que ce dernier baiser passe dans vos cœurs! » (Musée de Versailles.)

impudent de Talleyrand se réalise : le sauve-qui-peut est général.

Et pourtant sa Garde lui reste. Pour ceux-là, Napoléon reste l'Empereur.

A midi, dans la cour du château, il leur fait ses adieux et part. Ce voyage en voiture à travers la France est un véritable calvaire. A mesure qu'on avance dans le Midi, les injures et les menaces s'élèvent; très déprimé, mal remis de son malaise récent, il s'énervé, s'inquiète, veut revêtir un costume d'officier étranger, plus troublé au milieu des Français qu'il ne le fut jamais devant la mitraille.



monarchique. De son entourage qui est un état-major de généraux, il a fait les dignitaires d'une cour aspirant fatalement aux jouissances de la paix. Du peuple désireux de liberté, il a fait un troupeau discipliné, soumis

au régime le plus despotique. Aussi peut-on dire, en 1814, qu'il a « refait le lit des Bourbons ». Mais les Bourbons vont-ils savoir profiter des circonstances ? Dès son départ de Fontainebleau, Napoléon juge la situation. Comment vont agir les Bourbons ?

En attendant, il prétend vouloir « vivre comme un juge de paix ».

Débarqué le 4 mai à Porto-Ferrajo, il s'occupe aussitôt de l'administration de son royaume, parcourt l'île entière, prépare d'importantes améliorations.

**L** LE D'ELBE (1814-1815). Né de la République, Napoléon l'a reniée en organisant une réaction de caractère



Le 26 mai, arrivent Cambronne et 600 braves de la vieille Garde. Quelques jours après, sa mère, Mme Lætitia, et sa sœur, Pauline Borghèse, rejoignent Napoléon. Sur la colline qui domine Porto-Ferrajo, il prépare son habitation, les Mulini, palais d'hiver, et à San Martino, son palais d'été, bien modestes domiciles pour celui qui fut l'hôte des Tuileries et de Fontainebleau. Il se préoccupe de Marie-Louise et de son fils et leur fait préparer des appartements. On lui répond que l'Impératrice a besoin d'aller à Aix. Il prend patience, se montre gai, donne des fêtes aux Mulini, malgré la gêne où il se trouve, car on néglige de lui payer la pension promise. Philosophe, calculant ses revenus des salines, des mines, de la pêche, il réduit ses frais de nourriture, les indemnités à ses officiers, vend ses chevaux, dit sans amertume apparente : « Je suis plus pauvre que Job! »

Dix mois passent ainsi.

En réalité, il suit avec une attention avide les événements de France et d'Europe. Il remarque les maladroites des Bourbons, l'insolence des émigrés, l'intolérance du clergé. On a parlé de complot organisé en sa faveur. Il semble qu'à l'exception de ses deux généraux, Drouot et Bertrand, ses confidents, personne ne sache rien de ses projets jusqu'au dernier moment.



HAMPE DU DRAPEAU DU 1<sup>er</sup> CHASSEURS A CHEVAL. (Collection du prince de la Moskowa.)

Seule, sa mère est avertie par lui. Malgré son énergie naturelle, Madame Mère s'émue. Elle se recueille et finit par dire avec fermeté : « Partez, mon fils, suivez votre destinée.... Espérons que Dieu, qui vous a protégé au milieu de tant de batailles, vous protégera encore une fois. »

Le 26 février, à une heure de l'après-midi, Napoléon donne l'ordre du départ à sa Garde, et, à cinq heures du soir, il s'embarque sur *l'Inconstant*. Une flottille de cinq petits bâtiments porte les faibles troupes qui l'accompagnent. Durant la traversée, il rédige des proclamations. Le 1<sup>er</sup> mars, il débarque au golfe Juan et, dès la nuit même, il part en tête de sa petite armée, à peine un millier d'hommes. A Digne, deux proclamations s'impriment et



LA PRISE DE TABAC. (Lithographie. On a dit que Napoléon prenait le tabac à même la poche de son gilet. Son secrétaire, Méneval, affirme au contraire qu'il possédait de nombreuses tabatières oblongues ; ils s'en servaient en campagne. (Bibl. Nat.)

se répandent. Partout la population l'acclame. Que va dire l'armée ? A l'approche de Grenoble, on s'inquiète. Mais dès que Napoléon paraît, l'enthousiasme éclate. A Lyon, à Autun, mêmes démonstrations. A Auxerre, Ney accourt. C'est en vain que les Bourbons mettent la tête de Napoléon à prix, que le Congrès de Vienne appelle l'Europe aux armes, que les journaux annoncent la fuite de « l'aventurier ». L'aventurier avance chaque jour ; sa marche triomphale se poursuit jusqu'à Paris où il entre le 20 mars.



SAN MARTINO. (Lithographie. Durant dix mois, Napoléon affecte d'accepter son exil avec philosophie, même avec gaieté. Sur la porte de San Martino, il fait écrire : *Ubi cumque felix Napoleo* (Partout Napoléon est heureux).





RETOUR DE L'ILE D'ELBE. *Par Bellangé. Entre La Mure et Vizille, un bataillon du 5<sup>e</sup> de ligne veut arrêter Napoléon. L'Empereur s'avance au-devant des soldats et bientôt s'élève un grand cri : « Vive l'Empereur ! »* (Bibl. Nat.)

**L**ES CENT JOURS (1815). *Par Bellangé.* Napoléon semble revenir aux idées démocratiques. Il appelle au ministère de l'Intérieur Carnot, le vieux républicain. Dans une conversation que Benjamin Constant a transcrite, il déclare : « Je ne suis pas seulement, comme on l'a dit, l'Empereur des soldats, je suis aussi celui des paysans, des plébéiens de la France... Je suis l'homme du peuple ; si le peuple veut réellement la liberté, je la lui dois. »

Dans le Midi, la duchesse d'Angoulême, que Napoléon appelle « le seul homme de la famille », essaie vainement de soulever la population. Le duc d'Angoulême, arrêté, reçoit la liberté. Peut-être, par sa générosité, Napoléon veut-il obtenir la paix de la part des Alliés.

Malheureusement, Murat tente de soulever l'Italie contre l'Autriche. Cette démonstration

fait croire aux Alliés à un accord entre l'Empereur et son beau-frère. La guerre paraît certaine. Vainement Napoléon écrit à l'empereur d'Autriche : « Monsieur mon frère et très cher beau-père », une lettre où il demande « l'objet de ses plus douces affections, son épouse et son fils ». Aucune réponse ne lui est donnée.



LA BÉDOYÈRE. *Par Steuben. Le 7 mars, le colonel La Bédoyère, sortant de Grenoble, va avec son régiment se mettre au service de l'Empereur. « Colonel, lui dit Napoléon, vous me replacez sur le trône. »* (Bibl. Nat.)

commandent les armées ennemies.

Le soldat n'est plus en parfait accord avec ses chefs. Plein d'enthousiasme pour l'Em-

Il se prépare à la guerre. Auparavant il promulgue (22 avril) un *Acte additionnel aux Constitutions de l'Empire* qui, par certaines clauses comme la nomination d'une chambre des pairs *héréditaire*, n'a déjà plus le caractère démocratique annoncé et espéré.

Le 12 juin, il quitte Paris et marche vers la frontière belge, où Wellington et Blücher



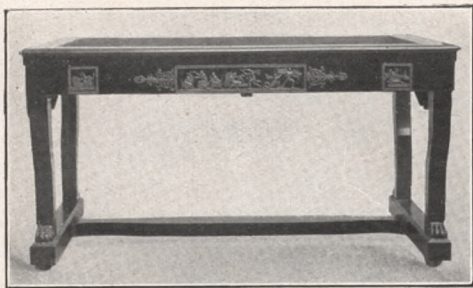


TABLE DE TRAVAIL DE NAPOLÉON A L'ILE D'ELBE. *♠ Dans le même drap vert qui sert à couvrir cette table, on taille les habits de la livrée. (Coll. du prince Roland Bonaparte.)*

pereur, il doute des généraux. Quelques défections, dès les premiers jours, le rendent plus soupçonneux encore. On dit que le Napoléon de 1815 n'est plus le général de génie de 1814. En réalité, il n'a plus certains de ses collaborateurs, soit souples et rapides comme Berthier, soit fougueux et infatigables comme Murat. Ney est là ; mais il semble agir avec lenteur, incertitude, jusqu'au moment où il se lance trop étourdiment. D'autres, d'Erlon, Vandamme, surtout Grouchy, manquent absolument de résolution. Enfin le temps devient brusquement pluvieux. On a bravé bien d'autres difficultés ! Mais, ces jours-là, tout semble conspirer contre Napoléon.



LA DUCHESSE D'ANGOULÊME S'EMBARQUE POUR L'EXIL. *♠ Par Gros. Le général Clauzel, rallié à Napoléon, contraint à Bordeaux la duchesse d'Angoulême à quitter la France. (Musée de Bordeaux. — Cl. Moreau.)*

Pourtant le début donne confiance. Prendre séparément les Anglais de Wellington et les Prussiens de Blücher, tel est le but.

Le 15 juin, le combat de Fleurus coûte aux Prussiens de Blücher 5 canons et 2000 hommes. Le lendemain 16, à Ligny, Blücher, complètement battu, laisse 25 000 hommes sur le champ de bataille. Mais il a des réserves, et Napoléon a besoin d'un succès encore plus grand pour aller écraser ensuite Wellington. Ligny, qui est une grande victoire, reste sans résultat décisif, le corps d'armée d'Erlon ayant, par suite d'ordres mal compris, manœuvré de l'armée anglaise à l'armée prussienne inutilement.

Blücher battu néanmoins à Ligny le 16, Napoléon passe le 17 à préparer une autre bataille.



DÉPART DE LOUIS XVIII. *♠ Lithographie. Dans la nuit du 20 mars 1815, Louis XVIII s'enfuit des Tuileries et, sous escorte, va se réfugier à Gand. (Bibl. Nat.)*

L'armée ruisselante d'eau, harassée de fatigue, souffre de la faim, du froid et couche dans la boue. Son courage n'est pas atteint. Le moral est excellent. Mais, en raison de l'état du terrain mauvais pour l'artillerie, on attend jusqu'à onze heures, le 18, pour attaquer. Pendant ce temps Grouchy, avec 34 000 hommes, est chargé

d'empêcher Blücher et ses Prussiens de joindre les Anglais. Il doit le tenir éloigné pour laisser à Napoléon le temps d'écraser Wellington.

La bataille s'engage. Après des phases



WATERLOO, *♠ Par Raffet. « Demi-bataillon de gauche, joue ! feu ! chargez ! » A huit heures et demie, la bataille faisait encore rage ; la résistance des carrés de la Garde se prolongea la nuit tombée. (Bibl. Nat.)*





WATERLOO A 6 HEURES DU SOIR. *Par Flameng.* Les carrés anglais, chargés par la cavalerie de Ney, sont à bout de résistance. On croit à la victoire. Seul, Napoléon s'inquiète. Il sait qu'il est attaqué de flanc par les Prussiens de Blücher.

diverses, des erreurs réparées ou non, des charges terribles et des canonnades assourdissantes, la ligne anglaise est ébranlée. Wellington déclare : « Il faut que la nuit ou les Prussiens arrivent. »

De son côté, Napoléon compte sur l'arrivée de Grouchy, informé de la bataille et qui doit marcher au canon. Grouchy ne bouge pas, et c'est Blücher, — qui avait été précédé dans l'après-midi par son lieutenant Bülow, — qui arrive en fin de journée.

Vers huit heures et demie, malgré d'admirables sursauts d'héroïsme, le désordre se met dans les rangs français accablés par le nombre. Un cri part : « Sauve qui peut ! » Dès lors, c'est la panique. Malgré la nuit, quelques carrés de la Garde résistent. Puis tout s'écroule.

Dans l'obscurité, le vainqueur s'acharne à poursuivre le vaincu ; des batteries tirent à mitraille sur la foule en fuite qu'on entend dans les ténèbres sans la

voir. Napoléon presque seul échappe difficilement à l'ennemi. Sa voiture abandonnée reste

aux mains des Anglais. Une légende locale se crée aussitôt, qui la dit « pleine de diamants ».

Le lendemain matin, Napoléon s'arrête à Philippeville dans une auberge et dicte le bulletin de la bataille.

Rentré à Paris le 21 juin et installé à l'Élysée, il s'aperçoit aussitôt que l'opinion générale voit le salut de la France dans son abdication. On dit que Fouché et Talleyrand sont les artisans de ce courant d'idées.

Suivi de quelques fidèles, Napoléon quitte Paris pour la Malmaison après avoir abdiqué. Résolu à passer en Amérique, il gagne ensuite Rochefort (3 juillet) et, le 15, il se rend à bord du vaisseau anglais le *Bellerophon* en disant au capitaine :

« Je viens me mettre sous la protection des lois de l'Angleterre. »

Après une traversée durant laquelle l'Empe-



WATERLOO. *Par Raffet.* Napoléon veut s'enfermer dans un carré de la Garde et mourir, quand Soult lui dit : « Ah ! sire, les ennemis sont déjà assez heureux ! » et entraîne son cheval sur la route de Charleroi. (Bibl. Nat.)







LE BATAILLON CARRÉ A WATERLOO. *Par Raffet. Les masses anglaises et prussiennes deviennent de plus en plus nombreuses. Les grenadiers repoussent toutes les charges. Ce sont deux bataillons qui tiennent tête à deux armées. (Bibl. Nat.)*

reur est entouré d'hommages de la part de l'équipage, le *Bellerophon* mouille à Plymouth (26 juillet). Aussitôt la rade se couvre d'embarcations chargées de curieux qui acclament de loin et cherchent à voir l'Empereur. On attend des ordres. Le 29 enfin une note officielle assigne l'île de Sainte-Hélène comme résidence au général Bonaparte. Napoléon, indigné, proteste en

disant : « Je suis l'hôte de l'Angleterre et non son prisonnier. Je suis venu librement. On viole en moi les droits sacrés de l'hospitalité. »

Le *Northumberland* (7 août) l'emporte vers Sainte-Hélène. En passant devant les côtes de France, il dit : « Adieu, terre de braves ; quelques traîtres de moins et tu serais encore la maîtresse du monde. »



« LA GARDE MEURT ET NE SE REND PAS ! » *Par Bellangé. Réponse de Cambronne aux Anglais, à Waterloo.*



## CHAPITRE IV

## SAINTE-HÉLÈNE

**A**BORD DU « NORTHUMBERLAND. » L'amiral Cockburn a reçu l'ordre de traiter Napoléon comme « un général anglais en disponibilité ». Les personnes qui l'accompagnent sont le grand



NAPOLÉON A BORD DU « NORTHUMBERLAND ». *Dessin attribué à un officier anglais. Très abattu au début de la traversée, Napoléon se remet peu à peu. Sur le pont, il bavarde même avec les officiers du bord. (Coll. du prince Victor.)*

maréchal Bertrand, les généraux Gourgaud et de Montholon, le comte de Las Cases, Mmes Bertrand et de Montholon et le valet de chambre Marchand.

Quand il va sur le pont, l'Empereur prend l'habitude de s'appuyer sur un canon que les Anglais appellent bientôt le canon de l'Empereur. Il tient avec ses compagnons de longues conversations sur les débuts de sa carrière, ses campagnes d'Italie, d'Egypte. Las Cases lui dit : « Sire, écrivez comme César. Soyez vous-même l'historien de votre histoire. » Il répond d'abord : « Que la postérité s'en tire comme elle pourra. J'ai confiance dans l'histoire. » Il finit par céder. Il dicte à Las Cases *La Première Campagne d'Italie*, à Gourgaud *La Campagne d'Egypte*.

La traversée dure plus de deux mois, exactement soixante-dix jours. Le 15 octobre, le *Northumberland* atteint Sainte-Hélène et

jette l'ancre dans le port de Jamestown.

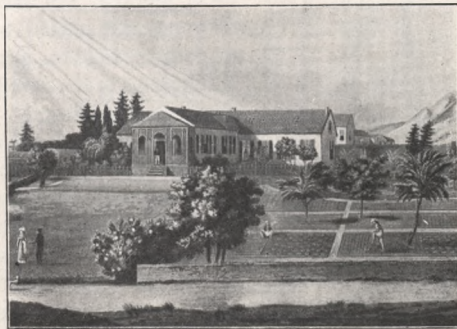
L'île de Sainte-Hélène, qui ne mesure que quarante-quatre kilomètres de tour, est perdue dans l'Océan, à près de deux mille kilomètres de l'Afrique ; son sol est aride, ses côtes inabordable, sauf en un point ; quelques rares navires font escale dans le port de Jamestown.

L'Empereur loge d'abord chez un négociant nommé Balcombe, à Briars, installation misérable où le prisonnier occupe ses journées à de longues dictées.

**L**ONGWOOD. Le 10 décembre, il quitte Briars pour aller habiter Longwood, organisé spécialement pour lui. La demeure est un peu plus confortable, mais bien peu. C'est une sorte de bâtiment de ferme à un seul étage où les rats sont installés. La partie réservée à Napoléon comprend cinq pièces : une qui va servir d'antichambre et de salle à manger, une seconde qui deviendra le salon, une troisième, mal éclairée, qui abritera tout d'abord les cartes et les livres de l'Empereur ; à la suite de cette troisième pièce se trouve l'appartement particulier de l'illustre prisonnier, composé de deux petites chambres.

L'endroit était balayé par des vents violents et il y régnait une humidité malsaine.

« Le maître de tant de palais, a écrit un Anglais, lord Roseberry, était réduit maintenant à deux petites pièces d'égales dimensions,



LA MAISON DE LONGWOOD A SAINTE-HÉLÈNE. *Napoléon, ce géant du travail et de l'activité, passe près de six ans à mourir de désœuvrement dans cette demeure humide, à l'aspect de ferme. Il dicte, rêve ou lit. (Bibl. Nat.)*





NAPOLÉON SUR LE ROCHER DE SAINTE-HÉLÈNE. *Par Delacroix. Cette composition a un caractère symbolique. A Sainte-Hélène, Napoléon est d'ordinaire vêtu d'un simple habit de chasse vert ; mais il continue de porter des culottes blanches.*

environ quatorze pieds sur douze, et dix ou onze de hauteur. Chacune d'elles était éclairée par deux petites fenêtres. Dans un coin était le petit lit de camp où Napoléon dormait la veille de Marengo et d'Austerlitz. Un para-



LAVABO EN ARGENT DE NAPOLÉON A SAINTE-HÉLÈNE. *(Collection du prince Murat.)*

vent masquait la chambre du fond. Entre le paravent et la cheminée, le canapé où Napoléon passait la plus grande partie de sa journée. Au milieu de toute cette misère, une magnifique toilette, garnie d'aiguïères et de cuvettes d'argent, déployait sa splendeur inattendue. Puis c'étaient quelques souvenirs : une peinture d'Isa-bey représentant Marie-Louise, qui vivait alors heureuse et insouciant, à Parme ; deux portraits, par Thibault, du Roi de Rome, à cheval sur un mouton et mettant sa pantoufle ; un buste de l'enfant, une miniature de Joséphine. Au mur de la chambre étaient

suspendus le réveille-matin du grand Frédéric, pris à Potsdam, et la montre portée par le Premier Consul en Italie avec une tresse de cheveux de Marie-Louise en guise de chaîne »

C'est là que l'Empereur va subir mille tracasseries de la part de ses geôliers.

En avril 1816, arrive le nouveau gouverneur, Hudson Lowe. Napoléon, dès la première entrevue, le juge : « Il est hideux. C'est une face patibulaire. » Wellington lui-même en a dit : « C'était un choix déplorable. Il manquait à la fois d'éducation et de jugement. C'était un sot. »

Toutes les précautions sont prises. Des frégates croisent le long des côtes ; aucun navire ne peut approcher ni faire relâche. Une escadre occupe la rade. Sur l'île, qui n'est qu'un roc désolé, le plateau de Longwood se dresse à pic, dominant la mer de trois côtés. Un régiment et une compagnie campés non loin de la maison gardent l'enceinte qui clôt la propriété, et, le soir, un cordon de sentinelles s'allonge, les soldats placés à quelques pas les uns des autres. Chaque jour Hudson Lowe, pour le moindre motif, ajoute ici une batterie, là un poste, ailleurs un factionnaire. Tremblant devant la responsabilité qui lui incombe, le gouverneur semble perdre la tête. Ses soupçons, ses précautions, ses exigences tournent au ridicule. Napoléon ayant, pour son jardin, reçu quelques haricots à planter, les uns blancs,



ENCRIER DE NAPOLÉON A SAINTE-HÉLÈNE. *L'Empereur dicte parfois quatorze heures de suite et pendant des nuits entières. Gourgaud doit remplacer Monthon qui n'en peut plus. (Coll. du prince Victor.)*

les autres verts, Hudson Lowe écrit à Lord Bathurst en se demandant si « les haricots verts et blancs ont rapport au drapeau blanc des Bourbons et au drap vert de l'uniforme du général Bonaparte ».



Comme l'Empereur monte à cheval, la présence continuelle d'un officier anglais derrière lui le fait renoncer à cet exercice. Il se met au jardinage, puis il y renonce. Cet homme si actif est usé par l'inaction. Sa santé s'altère peu à peu. Aux humiliations, à ce cordon de sentinelles qui l'observent, se joignent des dissensions entre ses compagnons d'exil.

Malgré tout, il continue les dictées de ses *Mémoires* et se met à apprendre l'anglais avec Las Cases.

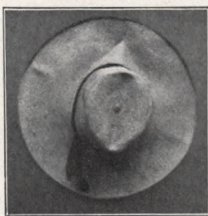
Ce dévouement de Las Cases inquiète le gouverneur, qui ne cesse de chercher à lasser le fidèle secrétaire. La trahison d'un jeune mulâtre lui permet d'intercepter une lettre de Las Cases à Lucien Bonaparte ; il en profite pour déporter son auteur au Cap.

Las Cases parti, Hudson Lowe tourne ses soupçons vers le docteur O'Meara dont le zèle lui paraît inquiétant. Il le soumet à une consigne tellement odieuse que le docteur finit par donner sa démission. Après ce second départ vient celui du général Gourgaud qui, souffrant de l'insalubrité du climat, est obligé de rentrer en Europe.

Il en profite pour mettre la famille de Napoléon au courant de sa santé. Sa mère, profondément affligée, obtient du gouvernement anglais l'autorisation d'envoyer à Sainte-Hélène le docteur Antomarchi et deux prêtres. Arrivé à Sainte-Hélène en septembre 1819, Antomarchi trouve Napoléon plus persécuté que jamais.



NAPOLÉON A LONGWOOD. *Estampe, d'après un croquis exécuté à Longwood, le 5 juin 1820. (Bibl. Nat.)*



CHAPEAU DE PAILLE DE NAPOLÉON.

Cette captivité, qui donne une si triste idée de l'humanité dans ses rancunes et ses vengeances, trouve un contraste magnifique dans la personne même du prisonnier. La victime grandit autant que le bourreau s'abaisse.

Napoléon entre à Sainte-Hélène dans une sorte de sérénité intellectuelle. Il juge les figurants de sa vie avec une impartialité émouvante.

Les deux Impératrices, il les salue de paroles exquises, pleines de finesse et de tendresse. Ses généraux sont estimés avec une profondeur pratique.

Et lorsque le mot de traître, qui lui échappa naguère, revient sur ses lèvres, il se reprend : « Ils ne m'ont pas trahi, ils m'ont abandonné ! » dit-il. « Les traîtres sont plus rares qu'on ne croit. » Il se maintient dans cette élévation et cette clairvoyance lorsqu'il étudie les campagnes de Turenne, de Frédéric, de César. Il reste, dans l'inaction, l'homme de génie supérieur qu'il a été dans la lutte. Il sort de cette épreuve aussi surprenant qu'il le fut dans toutes les heures de sa vie.

Sa pensée ne peut se maintenir dans ces hauteurs sans rencontrer la religion. Il fait transformer sa grande salle à manger en chapelle. On y dit la messe chaque dimanche. Il



LIT DE NAPOLÉON A SAINTE-HÉLÈNE. *Le modeste lit de fer démontable qui l'a suivi sur tous les champs de bataille.*



approuve ceux qui viennent, sans exiger la présence des autres. « N'est pas athée qui veut ! » dit-il à quelqu'un qui s'étonne. Est-ce vraiment la foi profonde ? C'est en tout cas le respect et l'hommage. Napoléon meurt en chef d'Etat.

Malgré les soins du docteur Antomarchi, le mal s'aggrave. Il explique à son entourage qu'il souffre sans doute d'un cancer à l'estomac comme son père, ce que prouva l'autopsie. Ses géôliers, qui ne le voient plus, s'affolent, craignent qu'il ne soit évadé. On défend sa porte. On convient enfin qu'un médecin anglais viendra l'examiner et s'assurer de sa présence.

**L**A MORT (1821). Les derniers jours s'écoulaient en heures de délire coupées de minutes lucides. Le 15 avril 1821, il dicte ces mots : « Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé. »

Tandis qu'il se débat dans l'agonie, un violent orage se déchaîne sur l'île.

Le 5 mai, il murmure des mots entrecoupés : « Tête... armée... » et le soir, à six heures, Napoléon expire au moment où le soleil se couche sur l'Océan.

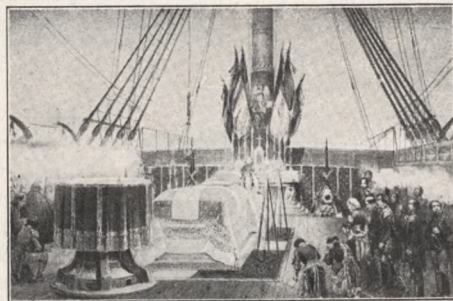
Après l'autopsie, Napoléon, recouvert par le manteau bleu qu'il portait à Marengo, est exposé sur son lit de



EXHUMATION DE NAPOLÉON A SAINTÉ-HELÈNE. Le prince de Joinville découvre le visage ; le général Bertrand, au comble de l'émotion, tend les bras vers la dépouille de l'Empereur. Des sanglots se font entendre. (Cl. Neurdein.)

à celui de Napoléon.

Néanmoins les funérailles sont accompagnées de salves d'artillerie et la garnison s'aligne avec recueillement au passage du cor-



EMBARQUEMENT DES RESTES DE NAPOLÉON. Par Isabey. Le soir du 16 octobre 1840, les autorités anglaises remettent solennellement le corps de l'Empereur au prince de Joinville et il est embarqué sur la frégate Belle-Poule.

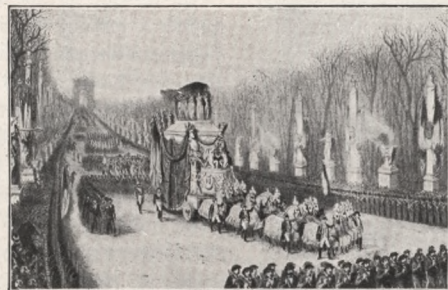
grande figure. Chateaubriand écrit : « Vivant, il a manqué le monde ; mort, il le possède. » Delavigne, Victor Hugo, Béranger, Lamartine

campagne. La population de l'île se presse à Longwood, et lorsque, le 8 mai, on l'emporte pour les funérailles, les habitants se disputent les moindres objets qui lui ont appartenu. En revanche, Hudson Lowe ne désarme pas. Il refuse le transport du corps en Europe et, sur le cercueil, il exige qu'on ajoute le nom de Bonaparte

le chantent ; Stendhal, Balzac, Thiers, des écrivains étrangers, évoquent sa gloire ; Charlet, Raffet, Horace Vernet fixent sa physionomie historique. Il avait dit lui-même : « Je suis destiné à être la pâture des écrivains, mais je ne crains pas d'être leur victime.... Quand ils voudront être beaux, ils me vanteront. »

En Europe, la nouvelle est accueillie avec une sorte de stupeur. « Lui ! mort ! disent les grognards. Allons donc ! On voit qu'ils ne le connaissent pas ! »

Les poètes et les artistes commencent à s'emparer de cette



LE RETOUR DES CENDRES. Le cortège descend l'avenue des Champs-Élysées qui a reçu une décoration funèbre, et le cercueil, escorté par des marins, passe entre deux haies de troupes et de garde nationale. (Cl. Neurdein.)





LES DERNIERS JOURS DE NAPOLÉON. ♂ Par Vela. Dans ses rêveries de malade, on l'entend murmurer : « Quel bel Empire ! 83 millions d'hommes sous mes ordres ! » ou bien : « Quel roman que ma vie ! » (Musée de Versailles.)



# TABLE DES MATIÈRES

## CHAPITRE I

### LA JEUNESSE

En Corse (1769-1778). — Écoles militaires de Brienne et de Paris (1779-1785). — Officier d'artillerie (1785-1793). — Siège de Toulon (1793). — Treize Vendémiaire (1795). — Joséphine de Beauharnais. — Campagne d'Italie (1796). — Campagne d'Égypte (1798-1799). — Dix-huit Brumaire (1799)..... 5

## CHAPITRE II

### LE CONSULAT

Le Premier Consul (1799-1800). — Seconde campagne d'Italie (1800-1801). — Conspirations contre le Consul..... 19

## CHAPITRE III

### L'EMPEREUR

Austerlitz (1804-1805). — Iéna (1806). — Blocus continental. — Eylau (1807). — Affaires d'Espagne. — Wagram. — Le divorce (1809). — Marie-Louise (1810). — La vie civile. — Campagne de Russie (1811-1812). — Les « Marie-Louise » (1813). — Campagne de France (1814). — Ile d'Elbe (1814-1815). — Les Cent Jours (1815). 24

## CHAPITRE IV

### SAINTE-HÉLÈNE

A bord du *Northumberland*. — Longwood. — La mort (1821). — Le Retour des Cendres (1840)..... 57



CHAPEAU DE L'EMPEREUR. ◊ (Collection Gêrôme.)



25. 40 gr.

L'abonnement aux 10 premiers volumes moyennant 22 fr. 50 (au lieu de 25 francs) garantit contre toute augmentation de prix sur les 10 premiers titres.



30,-

3815  
011

Wojewódzka Biblioteka  
Publiczna w Opolu

**CM KEK 333377**



000-333377-00-0

